

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 - - - Six Mois, \$1.50  
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5<sup>ÈME</sup> ANNÉE, N<sup>o</sup> 232 — SAMEDI, 13 OCTOBRE 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES  
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion . . . . . 10 cents  
Insertions subséquentes . . . . . 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



SIR A. P. CARON  
Ministre de la Milice du Gouvernement du Canada

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 13 OCTOBRE 1888

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Stanislas Coté.—Sir A. P. Caron.—Honneur aux chauves, par Léon Famelet.—Primes du mois de septembre.—Le retour au pays, par P. Colonnier.—Frayeur.—Histoire d'une hirondelle.—La rose, le jasmin et le chêne.—Carnet de la ménagère.—Choses et autres.—Récréations.—Feuilletons.

GRAVURES : Portrait de Sir A. P. Caron.—Beaux-arts. Frayeur.—Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Le vent d'automne passe,  
Emportant à la fois  
Les oiseaux dans l'espace,  
Les feuilles de nos bois ;  
Jours tièdes, brises molles  
Pour longtemps sont chassés.  
Valsez, dansez comme des folles,  
Pauvres feuilles, valsez, dansez.

Le premier couplet d'une romance de je ne sais plus quel compositeur, est plein d'actualité. Nous voici rendus à la saison des feuilles fanées, des pluies froides, des chemins boueux, des gelées blanches, pronostics de neige prochaine, des rhumes de cerveaux, des accès de goutte, mais aussi des longues veillées à la maison, des réunions au foyer, de la partie de cartes en famille, des soirées théâtrales, littéraires, musicales, etc., etc.

Après les longs jours et le soleil ardent, les longues veillées et le bec de gaz ou la lampe à pétrole ! Après le chant des rossignols, le chant des serins à la maison ; après la vie du dehors au grand air, la vie entre quatre murs de l'automne et de l'hiver—mais il ne faut pas être plus tristes que de raison : la Providence du bon Dieu n'a rien fait à demi ; à côté de l'amertume et de la tristesse, elle a placé le plaisir. Voyez plutôt ; d'abord l'occasion, ou si vous l'aimez mieux la nécessité, pour les maris un peu vagabonds, retenus plus souvent le soir à la maison par la crainte de contracter des rhumes ou des bronchites, de se réformer et surtout de se faire mieux aimer des enfants et de ..... l'épouse.

\*.\* Ce n'est pas tout ; si l'on veut varier un peu et si l'on n'est pas d'un naturel à passer toutes les veillées de la semaine à la maison, il y a les soirées musicales, les soirées littéraires, voire même les soirées dansantes soit chez madame une telle ou madame telle autre : tout cela est bon, moral et utile.

L'occasion est magnifique pour nos dames canadiennes de commencer à faire la concurrence au club, à la rue. Oh ! la rue, que de braves gens qui s'y gâtent ! La rue, la buvette et le petit club enfumé !

Mesdames, ouvrez vos salons et invitez les jeunes gens à venir chez vous ; invitez beaucoup ! A la longue cela vous coûtera moins cher que de ne pas inviter du tout.

\*.\* Il m'a été donné, dimanche dernier, d'être présent à la célébration de la fête patronale de l'Union des Commis-Marchands ; les citoyens de Montréal ont pu alors comme moi, admirer à loisir cette belle société à laquelle tous les jeunes commis canadiens-français devraient appartenir et qui leur offre de si précieux avantages sous le rapport intellectuel et sous le rapport matériel. "Instruisez-vous—leur a dit M. L. O. David au cours des remarques qu'il fut invité à faire à cette occasion—instruisez-vous, leur disait-il : nous avons bien, il est vrai, le pas dans les arts et les lettres sur les nationalités qui nous enserment, mais nous n'occupons pas le rang que nous devrions occuper dans le commerce et l'industrie. Instruisez-vous, si vous voulez faire convenablement chacun votre part du travail nécessaire à l'amélioration de votre condition, au progrès du commerce et par suite à l'avancement du bien-être de la patrie. Instruisez-vous !"

C'est bien cela, messieurs les commis ; instruisez-vous, profitez de votre bibliothèque, assistez aux conférences que vous donneront des citoyens dévoués à vos intérêts, rendez-vous bien compte de ce qui se passe autour de vous dans le monde des affaires, de la finance et de l'industrie ; tâchez de savoir ce que valent les ressources de votre pays, et, délaissant ainsi par l'étude les sentiers de la routine, vous ferez atteindre au commerce canadien français le rang qu'il devrait occuper.

\*.\* Une autre société qui mérite également l'attention de la jeunesse, c'est le "Cercle Villamario." La série de ses réunions d'hiver est commencée et je sais que les membres de ce cercle sont déterminés à faire de nouveaux efforts pour attirer à eux autant de jeunes gens que possible ; tous les jeunes gens de Montréal, si cela se pouvait.

Et puis encore, il y a l'Union Catholique, où, chaque dimanche, durant la saison des neiges, se traitent des questions scientifiques ou historiques, ou morales ou religieuses dont beaucoup de jeunes gens peuvent tirer bon parti.

Avec les réunions des sociétés utiles comme celles que je viens de mentionner, on peut compter, pour se distraire pendant les veillées d'hiver, sur les livres ou le théâtre. Il ne manque pas de bons livres dans nos librairies ; mais de grâce, que l'on prenne donc la façon de se procurer autant que possible des livres signés par des compatriotes ; entre autres : l'histoire du Canada de F. X. Garneau, le plus beau monument élevé en l'honneur de la race française en Amérique ; et puis encore, les œuvres poétiques de Louis Fréchet, *les Fleurs Boréales*, *La légende d'un peuple*, etc. pour ceux qui aiment la poésie ; les *Canadiens de l'Ouest*, de Joseph Tassé, et *L'histoire des Canadiens-Français*, de Benjamin Sulte ; et puis encore, les ouvrages de l'abbé Casgrain, de Faucher de St-Maurice et de beaucoup d'autres écrivains mentionnés dans les catalogues de nos librairies canadiennes. Au reste, il y a des livres pour tous les goûts et pour tous les besoins ; profitez-en, à l'exception du roman toutefois dont il faut se défier. Je ne m'objecte pas au roman d'une manière absolue, mais règle générale je n'en suis pas friand ; c'est tout au plus si je fais exception en faveur des romans scientifiques de Jules Verne et de quelques feuilletons exceptionnels, comme, par exemple, ceux que le MONDE ILLUSTRÉ publie.

J'ai prononcé le mot théâtre il y a un instant ; malheureusement, à Montréal, nous n'avons que du cabotinage quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent ; de sorte que je ne suis pas bien disposé à recommander ce genre de distraction. Cependant, je dois faire ici une exception. Coquelin, un des maîtres de la scène française, sera à Montréal dans quelques jours et donnera plusieurs représentations. Coquelin vaut la peine qu'on se dérange pour aller le voir et surtout pour l'écouter. Passe pour Coquelin ; nous pourrions mieux distinguer les vrais artistes après l'avoir entendu et réserver nos applaudissements pour ceux qui les méritent.

\*.\* La semaine a été pauvre en événements ; comment ne pas être indifférent à tout ce qui se passe autour de soi, avec une température enragée comme celle qui nous accable depuis un mois et au delà ? Les gens se noient, se tuent, se pendent ; ah ! bast, qu'est-ce que cela peut bien nous faire, il pleut ! Les États-Unis font résonner à nos oreilles les mots terribles d'annexion et de représailles ; eh oui ! mais il pleut matin et soir, et les représailles et l'annexion nous laissent froids. On dit que le successeur de l'ambassadeur actuel de l'Angleterre à Washington sera un Canadien-Français, et c'est même de Londres que nous vient cette ébouriffante nouvelle ; ça nous est bien égal ! il pleut à verse de l'eau, des rhumatismes, des rhumes de cerveau, des bronchites !

Un lot d'Italiens travaillant à la construction d'un chemin de fer nouveau se mettent en grève, par ce que les entrepreneurs leur volent leur salaire et s'enfuient de l'autre côté de la frontière ; pour calmer ces travailleurs, on leur envoie quelques centaines de soldats accompagnés de fourgons chargés de munitions. Ce n'est pas tout à fait suivant les règles immuables de la justice ; tout le monde devrait protester contre un pareil procédé, mais personne n'a le goût de le faire ; il pleut à ne pouvoir mettre le nez dehors ! L'Italie voudrait bien engendrer une chicane à la France, et les Français sont bien disposés à rosser les Italiens ; on pourrait lire des choses intéressantes à ce sujet dans les dépêches quotidiennes : la pluie, la sempiternelle pluie vous en ôte l'idée et vous ne pensez pas plus au fusil Lebel des Français que vous ne prêtez attention au vacarme que font dans nos rues les enfants du pays du macaroni avec leurs détestables pianos à manivelle ; il pleut ! et vous vous contentez de contempler d'un œil morne la belle boue qui couvre le pavé.

\*.\* On nous parle d'un carnaval pour l'hiver prochain ; ce n'est pas de refus. Comme de coutume chacun fournit son idée, son contingent au programme des fêtes proposées ; l'un veut avoir un édifice en glace représentant le Colisée de Rome ; un autre suggère de tenter à nouveau l'expérience de la tour de Babel ; celui-ci propose une cavalcade historique, cet autre un combat simulé entre deux troupes de volontaires. Pour ma part, je propose que les conférences de la Société de Saint-Vincent de Paul de la ville se concertent pour organiser une immonse fête de charité durant le carnaval ; de cette façon chacun aura part aux amusements de la semaine carnavalesque, le pauvre comme le riche.

\*.\* C'est en 1763 que fut signé le traité par lequel le Canada fut cédé à l'Angleterre par le roi très chrétien Louis XV. Il y a donc juste un siècle et quart que nous avons été livrés à nous-mêmes sur le continent américain ; nous avons fait beaucoup de chemin depuis.

Je me demande si nous serions où nous en sommes aujourd'hui, si la France fut restée maîtresse de nos destinées ?

Qui répondra à cette question ?

Stanislas Coté.

SIR ADOLPHE P. CARON

SIR A. P. CARON naquit à Québec, en 1843. Il fit ses études classiques au séminaire de Québec et son droit partie à l'Université Laval et partie à l'Université McGill. En 1865 il fut admis au barreau, et en 1879 il fut fait Conseil de la Reine. M. Caron est député au parlement fédéral depuis 1873 pour le comté de Québec. En 1880, il devint ministre de la milice.

Comme avocat, M. Caron se fit une belle réputation ; c'était un jurisconsulte plein de ressources et doué d'une grande tenacité. Au parlement, il a également fait sa marque et s'il est arrivé, jeune encore, à la tête d'un ministère important,

c'est tout simplement grâce à son mérite personnel.

Une occasion exceptionnelle s'est présentée il y a quelques années au ministre de la milice de donner la mesure de ses aptitudes pour l'organisation. Une révolte des plus dangereuses venait d'éclater parmi les Métis du Nord-Ouest et menaçait de prendre des proportions sérieuses et de s'étendre aux tribus sauvages. Il y eut du sang versé. Pour abattre cette révolte, il s'agissait d'équiper une expédition d'une dizaine de mille soldats et de faire la chose promptement. Sir Adolphe Caron fut à la hauteur de la situation, et bien qu'il fut alors l'objet de critiques plus ou moins justifiables de la part de gens qui ne comprennent pas ou ne savent pas que le militarisme n'existe pas en permanence en Canada, il n'en a pas moins obtenu tout le succès qu'on attendait de lui. Et, à mesure que le jour vrai se fera sur les événements qui l'ont mis en évidence il y a trois ans, les esprits impartiaux lui rendront toute la justice à laquelle il a droit.

Sir A. P. Caron s'est particulièrement dévoué au perfectionnement des écoles militaires du Canada, non pas dans le but de fournir des officiers à l'Angleterre, comme ses ennemis l'ont prétendu à tort, mais pour entretenir l'esprit militaire parmi les Canadiens et pour fournir des officiers sérieux aux bataillons volontaires.

Sir A. P. Caron est un excellent orateur, parlant également bien les deux langues française et anglaise, et de plus, un *debater* sérieux et bien informé.

C'est un Canadien-Français qui fait honneur à sa nationalité et qui commande le respect des gens honnêtes, quelques soient les divergences de leurs opinions politiques.

HONNEUR AUX CHAUVES !

**R**ENDRE la défense des chauves, voilà une idée, dira-t-on, qui n'a pu germer que sous le crâne blanc comme la tête d'un poireau de quelque vieux bouquiniste à lunettes.

Erreur, messieurs, car moi qui n'ai pas craint de commettre cette tartine, je possède, je l'avoue humblement, une forêt de cheveux dont la végétation est comparable à celle des herbes des régions intertropicales.

De cette condition physique de mon crâne ressort, plus éclatant mille fois, le mérite de cette élucubration à la gloire des chauves.

Mon entreprise est téméraire, sans doute ; je vais armer contre moi le bras vengeur de tous les perruquiers et de tous les marchands de pommes du monde. Je m'expose à me faire couper la gorge par le premier Figaro auquel je confierai ma tête.

Je sais cela et je ne tremble pas. Je suis de la race dont on fait les martyrs. Pour défendre cette noble cause, je ne reculerai devant rien ; les supplices les plus cruels ne sauront me faire défaillir. Je veux gagner la cause des chauves et je la gagnerai, dussé-je sacrifier jusqu'à ma dernière chemise !

Ah ! c'est qu'ils ont été trop longtemps en butte à d'iniques persécutions, ces braves chauves ; c'est qu'ils ont subi de toutes parts une somme trop considérable d'affronts. La coupe déborde, à la fin, et puisqu'ils ont trop de bonté d'âme pour se venger, c'est un chevelu qui prendra leur défense et s'instituera leur *desfacedor de agravios* !

Mais il faut savoir rester calme durant la tempête ; la *furia francesca* doit être réfrainée pour faire place à une sage tactique.

Avant de dégainer, il faut user de diplomatie, et si le bon droit est méprisé, si la raison ne triomphe pas ; alors, les chauves auront le courage de se lever en masse, d'arracher les cheveux de tout le monde et de les brûler en holocauste sur l'autel de la Vengeance.

Sans plus de prolégomènes, à l'instar de l'Intimé,

" Je vais, sans rien omettre, et sans prévariquer, Compendieusement énoncer, expliquer, Exposer à vos yeux l'idée universelle De ma cause, et des faits renfermés en icelle. "

J'espère que tous les chevelus, après avoir lu

l'exposé suivant, loueront les chauves au lieu de les bafouer.

\* \* \*

Si l'on cherche dans un dictionnaire la définition du mot *calvitie*, on lira ce qui suit :

CALVITIE, [latin *calvities*] s. f. Etat d'une tête chauve ; perte de cheveux.

On disait jadis : *chauveté*. Ce mot est tombé en désuétude.

Quelle peut être l'origine du mot *calvitie* ?

Quelques écrivains prétendent qu'il dérive du mot hébreu *gabath*, qui signifie absence de cheveux. Cette étymologie est assez plausible.

Cependant, il est écrit dans *La Capa del Estudiante*, œuvre d'un écrivain espagnol à laquelle sont empruntées plusieurs des citations qui vont suivre, qu'il existe un manuscrit très ancien, intitulé : *Escudo de Calvos*, ayant appartenu au bibliophile don Amalio Maestre, lequel prouve que le mot *calvitie* descend du nom de l'empereur romain Galba.

Servius Sulpicius Galba fut tué par les soldats d'Othon, et il est relaté dans Plutarque que :

Le meurtrier, après lui avoir coupé la tête, l'enveloppa dans un pan de sa robe, ne pouvant la porter sur son épaule, parce que Galba était chauve ; mais ses camarades s'étant opposés à ce qu'il la cachât, et voulant qu'il fit parade de cet exploit, il la mit au bout d'une pique et courut comme une bacchante en secouant sa pique dégouttante de sang.

L'*Escudo de Calvos* dit qu'après avoir prononcé la tête de l'empereur dans les rues principales, les soldats la déposèrent sur le sol et, la prenant pour point de mire, s'amuserent à lui jeter des pierres.

Un grand nombre de personnages de la cité des Césars et de l'étranger étaient présents à ces jeux. Les étrangers, qui ne connaissaient pas le nom de l'empereur pensèrent, en entendant les soldats s'écrier : " Galba ! Galba ! " que ceux-ci se moquaient de la tête parce qu'elle était dépourvue de cheveux et lui donnaient pour cette raison le nom de Galba.

Ce mot se serait transformé en *galva*, puis en *calva*, qui signifie calvitie en langue espagnole.

Cette étymologie est très acceptable, et je réclame pour elle l'indulgence des lettrés.

Comme je l'ai dit au commencement de cet article, la calvitie, loin d'être un objet de vénération de la part des têtes à toison, a fréquemment été et est encore tournée en ridicule.

La Bible donne l'exemple suivant (Livre des Rois, Liv. IV, chap. II) :

23. Et il monta de là à Béthel (le prophète Elisée), et tandis qu'il montait le chemin, des petits garçons sortirent de la ville et se moquèrent de lui en disant : " Monte, chauve ! monte, chauve ! "

24. Et regardant en arrière, il les vit et les maudit au nom du Seigneur, et, alors, deux ours se tirent de la forêt et dévorèrent quarante-deux enfants.

Terrible châtement, mais dont l'époque est si reculée qu'il en faudrait un second de nos jours pour servir d'exemple aux insulteurs.

Jules César lui-même n'était pas épargné. On lit, en effet, dans Suétone (chap. XIV) " qu'il souffrait impatiemment d'avoir la tête chauve, ce qui lui avait plus d'une fois attiré les plaisanteries de ses ennemis. "

La calvitie a été l'apanage d'un grand nombre d'hommes illustres.

Saint Augustin, commentant le passage de la Bible cité plus haut, dit qu'on ne peut nier que le prophète Elisée, chauve, représentait le Fils de Dieu :

*Calvus gerebat personam Christi.*

Et il ajoute : " Que personne ne se moque d'un homme chauve, s'il ne veut pas être malheureux et puni par les ministres infernaux. "

Le même saint nommait les cheveux des " ornements diaboliques. "

Saint Ambroise fut toujours de la même opinion que saint Augustin ; il alla même jusqu'à affirmer que les cheveux ne sont pas des ornements, mais bien de graves imperfections.

Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie en 412, dit dans ses œuvres que les cheveux sont le mauvais fruit de la tête d'où ils naissent comme des plantes incultes.

Saint Clément d'Alexandrie, qui fut le premier

philosophe platonique converti par sainte Pauline, dit que la calvitie est un préservatif contre le venin de beaucoup de maladies et que ceux qui ont une abondante chevelure sont sujets à des maux contagieux.

Sénèque dit qu'en son temps les principaux personnages avaient toujours la tête dépourvue de cheveux.

Euripide assure que la chevelure est sacrée parce qu'on doit la raser et l'offrir aux dieux en holocauste.

Enfin, " la chauve " fut le surnom de Vénus à Rome. Lors du siège du Capitole, les dames romaines se coupèrent les cheveux pour en faire des cordes et, après la guerre, on érigea à la déesse un temple sur le fronton duquel on grava cette inscription :

VENERI CALVÆ

pour consacrer la mémoire du trait de patriotisme de ces dames.

Je pourrais accumuler encore beaucoup d'autres faits ; mais estimant que ceux que j'ai cités démontrent surabondamment l'excellence de la calvitie, je m'en tiendrai là.

Que le lecteur, maintenant, réfléchisse profondément, qu'il se dépouille de sa chevelure, ornement diabolique, et vénère la calvitie comme elle mérite de l'être. Il échappera ainsi à la juste colère des chauves.

C'est la grâce que je lui souhaite.

*Leon Fanelart*

PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de SEPTEMBRE a eu lieu le 6 octobre, dans la salle de l'Union St-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix,	No	28,942.....	\$50
2e prix,	No	3,155.....	25
3e prix,	No	23,839.....	15
4e prix,	No	24,617.....	10
5e prix,	No	23,468.....	5
6e prix,	No	3,687.....	4
7e prix,	No	29,161.....	3
8e prix,	No	16,287.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

80	6,451	10,902	17,747	23,992	29,254
591	6,819	11,159	17,894	24,591	29,467
706	7,135	11,288	19,007	25,058	29,593
1,055	7,193	11,662	19,090	25,295	29,824
1,333	7,264	11,707	19,394	25,403	30,797
1,825	7,884	12,419	19,663	25,644	30,896
2,001	8,063	14,065	19,784	26,032	33,608
2,103	8,551	14,092	19,962	26,383	33,668
2,330	8,586	14,395	20,100	26,602	35,132
2,392	9,664	14,594	20,991	26,790	35,745
2,791	9,897	14,691	21,080	27,811	37,021
3,801	10,631	15,207	21,634	27,844	37,243
4,178	10,645	15,744	22,593	27,971	39,124
4,764	10,794	16,845	23,808	28,381	39,783
5,881	10,891				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de SEPTEMBRE sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue Saint-Jean, Québec.

Par le travail, on s'accoutume à une vie sévère et le caractère y gagne autant que l'esprit.—Mgr de Ségur.



BEAUX-ARTS : FRAYEUR — TABLEAU DE M. LÉON OLIVÉ

## LE RETOUR AU PAYS

ÉTAIT à L..., où j'avais été faire un voyage pour affaires. Assis seul sur un banc, j'attendais le chemin de fer à je ne me souviens plus quelle station, quand je vis un vieillard s'approcher de moi et s'asseoir sur le même banc.

Il me fit un salut amical et je le lui rendis : à son accent, j'avais reconnu un compatriote ; il en fut de même pour lui, car aussitôt il me tendit loyalement sa main que je serrai avec plaisir.

Nous nous fîmes nos confidences : il y avait trente ans qu'il était parti du pays, et l'on sentait que c'était pour lui un bonheur que d'en parler et d'en rappeler les souvenirs. Il était justement du même endroit que moi. Il me raconta ses voyages de par le monde, ses courses lointaines, ses aventures après lesquelles il était venu se fixer définitivement en Canada, comme dans une autre France, comme dans une autre Patrie.

—Mais, lui dis-je, n'êtes-vous jamais retourné au pays et ne pensez-vous pas à le revoir un jour ?...

—Hélas ! reprit-il avec un accent de tristesse qui me frappa, j'y suis retourné une fois, et, dussé-je vivre des siècles, je n'oublierai jamais les circonstances où je le revis pour la dernière fois. Depuis quinze ans j'en étais parti, quand je résolus enfin de mourir au milieu des miens. Je partis donc du Mexique où j'avais beaucoup voyagé, et je revins en France. Quelques jours après, j'approchais du village. Le soir descendait doucement sur la terre, et déjà le soleil laissait la place libre au disque argenté de la lune, quand je m'engageai dans le chemin creux de St George, qui mène à La Roche Corbon... O mon jeune ami, que d'émotions se pressaient dans mon cœur, émotions à la fois douces et douloureuses, qui, tantôt me plongeaient dans une paix délicieuse, et tantôt faisaient monter malgré moi des sanglots dans ma poitrine !

—Enfin, j'allais revoir mon pays !... Depuis quinze ans que j'en étais sorti, y laissant toutes mes espérances, tous mes souvenirs, tous mes projets, tout mon cœur !... J'étais donc dans ces chemins que j'avais tant de fois foulés alors que j'étais jeune, alors que mon pied ne tremblait pas encore et que je ne connaissais d'autre horizon que celui de nos coteaux chargés de vignes !

—Que de changements depuis mon départ ! et cependant c'était bien encore ce même chemin, ces mêmes rochers, et, là-bas, au détour de la route, ce vieux chêne qui tant de fois m'avait couvert de son ombre... Il me semblait que tous ces objets inanimés me reconnaissaient comme je les reconnaissais moi-même ! Je pressai le pas : rendu devant le grand chêne, toujours majestueux dans sa vieillesse, je me découvris. O mon vieil ami ! pensai-je, que ne suis-je resté comme toi au pays natal ! que n'ai-je, comme toi, grandi sous le beau ciel de la Patrie ! comme toi, que n'ai-je pris un lieu fixe pour mon existence, et où j'aurais pu offrir au malheureux l'ombre de mon toit, comme toi l'ombre de tes branches au voyageur accablé qui tombe sur le bord du chemin !...

—Telles étaient mes pensées... Je m'éloignai, rêveur, promenant mon regard plein d'une tristesse mélancolique sur l'admirable paysage qui se déroulait devant mes yeux...

—Soudain, mon cœur se mit à battre avec violence, et un flot de larmes monta à mes yeux : là, au bas du coteau, ce clocher, ce village !... C'était là que j'étais né, là que j'avais vécu, là que j'avais aimé, dans ce printemps de la vie où l'on cueille les premiers fruits du bonheur et de l'amour !...

—Oh ! comme tous mes souvenirs se pressaient dans mon cœur !... Voyez-vous, mon ami, si j'étais parti autrefois du pays, c'est qu'une raison bien grave m'y avait déterminé. De nos jours, beaucoup de jeunes gens ne savent pas ce que c'est que le lien d'une solide amitié, et surtout ce que c'est que le parfum d'un premier amour, parfum que le moindre souffle emporte et dont il ne reste plus que le souvenir !

—J'avais un ami, Léon Flavigny ; nous nous étions connus dès l'enfance, nous nous étions

dide enfant que, sans le savoir, nous aimions à l'insu l'un de l'autre... Pourtant, un soir, Léon m'avoua qu'il aimait Marguerite. Dès cet instant, mon cœur fut atteint d'une plaie incurable, plein d'amour pour Marguerite, rempli d'amitié et de reconnaissance pour Léon, ma vie ne fut plus qu'un long combat. Oh ! alors je regrettai cette mort dont il m'avait arraché sur le champ de bataille, au péril de sa vie ! Pourquoi vivre plus longtemps, me disais-je, si le meilleur des amis m'enlève le plus précieux de mes biens !

—Cependant, je résolus de me taire et d'enfouir dans le secret de mon cœur le mal qui me rongea. Tous les jours, j'étais témoin de leur amour, Léon, je le sentais, était le préféré... Enfin, un jour, il vint à moi tout joyeux, il m'aborda et me tendant la main :

—Mon cher Pierre, dit-il, je viens t'apprendre une nouvelle qui, j'en suis sûre, te comblera de joie : dans huit jours, j'épouse Marguerite...

—A ce coup de foudre, je pâlis : cependant, je fis bonne contenance ; je le félicitai même de son bonheur, et je m'éloignai la mort dans l'âme...

—La veille du mariage, il vint me voir. Il me trouva en pleins préparatifs de départ ; je le fis asseoir près de moi, et là, franchement, la main dans la main, je lui ouvris mon cœur.

—Adieu ! mon ami, lui dis-je en terminant, je pars, mais en m'éloignant j'emporte dans mon cœur la plus douce des consolations : celle de savoir que Marguerite aura un époux digne d'elle et qui assurera son bonheur...

—Il voulut me retenir, il pleura comme un enfant ; tout fut inutile : son bonheur, celui de Marguerite, ma propre tranquillité, demandaient mon départ. Léon m'avait conservé la vie au prix de la sienne, c'était mon devoir de sauvegarder son cœur même en brisant le mien !

—Le lendemain, cependant, je voulus les voir tous deux, et tandis que les cierges brillaient sur l'autel orné de fleurs, tandis que le calice étincelait sous son voile au milieu des nuages parfumés de l'encens, caché derrière un pilier, je fus témoin de la scène auguste ; au milieu du silence pieux des assistants, j'entendis les « oui » solennels prononcés par les époux nouveaux... Après la messe, je les vis encore s'avancer et traverser l'église, unis pour toujours ! Ils passèrent tout près de moi ; elle, souriante, s'appuyant avec confiance et abandon sur son bras loyal ; lui, sérieux et grave, mais rayonnant de tout le bonheur



Je la suivis des yeux : elle alla s'agenouiller non loin de là près d'une tombe.—Page 190, col. 1.

qu'on doit ressentir ce jour-là !...  
—Et moi, cloué sur ma place, je les contemplai une minute, plein d'attendrissement, il me semblait qu'une voix consolatrice me disait : « Vous comme ils sont heureux ; ce bonheur, c'est ton ouvrage !... »

—Ils disparurent. Je tombai en sanglotant sur mon prie-Dieu : tout était consommé.

—Voilà pourquoi j'avais quitté le pays... Et maintenant que j'y revenais, tous ces événements reparaissaient devant moi... Léon ! Marguerite ! qu'étiez-vous devenus ?... Allais-je vous revoir encore vous aimant comme au premier jour ?... Je me plaisais à croire que j'aurais bientôt le bonheur de leur serrer la main et que, guéri par ma longue absence, mon pauvre cœur confondrait dans une même amitié, dans une semblable estime, ces deux êtres si chers !...

—Un jour, dans un combat meurtrier, au moment où, blessé et tombé de mon cheval, j'allais être foulé aux pieds, lui, passant sous la ligne entière de l'ennemi, vint me chercher, me chargea sur son coursier à travers une pluie de balles et ne me quitta qu'après m'avoir laissé entre bonnes mains.

—Deux frères n'auraient point fait ce que nous faisons l'un pour l'autre.

—Hélas ! nous avions chacun un cœur tendre, et ces cœurs qui nous avaient unis furent aussi la cause de notre séparation.

—Dans le village, nous connaissions tous deux une jeune fille d'une grande beauté, pure et can-

“ Je m'étais laissé tomber sur une pierre, et je ne pouvais m'arracher à cette méditation qui plongeait mon âme dans la plus indéfinissable mélancolie. Enfin, je me mis en marche ; quelques minutes après, j'arrivais au milieu du village : partout des figures inconnues ! ce n'était plus les sourires, les saluts d'autrefois ; on regardait avec curiosité cet étranger aux habits poussiéreux, aux cheveux déjà blanchis ; les jeunes filles se le montraient de loin et l'on se demandait tout bas quel il devait bien être.

“ Je me rendis ensuite à l'église où j'avais été baptisé, où l'on m'avait instruit des grandes vérités qui m'ont soutenu depuis dans mes malheurs, où tant de souvenirs m'attendaient.

“ J'entrai ; le lieu saint était plongé dans le silence, une demi-obscurité en augmentait encore la majesté. Oh ! que ce spectacle était grand ! Comment dire ce qui se passait dans mon cœur ? Je m'avançai jusqu'aux marches du sanctuaire et, tombant à genoux, je me recueillis dans une longue prière.

“ Je restai longtemps absorbé ainsi. Quelqu'un qui me toucha l'épaule me rendit à moi-même : c'était le marguillier qui m'avertit qu'on allait fermer. Je me levai et sortis.

“ Tout auprès de l'église se trouve le cimetière ; poussé par je ne sais quel instinct, je m'y rendis ; dans ce cher pays où je revenais après une si longue absence, mes amis se trouvaient, hélas ! plutôt parmi les morts.

“ J'entrai, et, me dirigeant à travers les cyprès, je me rendis dans un coin reculé où dorment un père, une mère, des frères que j'avais perdus, bien jeune encore. Mais, j'eus beau chercher l'humble croix ; ce terrain avait été repris et je ne trouvai nul reste de la tombe si chère : encore une trace effacée, encore un souvenir perdu !...

“ J'étais parmi les tombes silencieuses, leur demandant quels amis d'enfance elles avaient dérobés à mes yeux et à mon cœur. La nuit était venue et l'on n'entendait plus dans le champ du repos que le grincement d'une couronne qu'agitait la brise du soir sur la croix de fer où elle était suspendue. On eût dit un gémissement plaintif, et ce son douloureux entraînait dans mon âme comme pour augmenter encore la tristesse et la mélancolie dont elle était remplie...

“ Tout à coup, un bruit furtif arriva jusqu'à moi, des pas légers s'entendaient sur le sable de la grande allée ; je me penchai, et, à travers les arbres, une ombre passa devant moi : c'était une femme, une femme en deuil ; elle marchait doucement, comme si elle eût craint de réveiller des êtres chéris endormis dans ce lieu de silence et de paix. Était-ce un ange venant apporter la bénédiction du Très-Haut à ceux qui se sont endormis dans la paix du Seigneur ?...

“ Je la suivis des yeux : elle alla s'agenouiller non loin de là, sur une tombe cachée au milieu des arbres funèbres. Là, je la vis éclater en sanglots... Oh ! comme elle pleurait ! et comme sa douleur faisait peine à voir !

“ De quel mort chéri déplorait-elle donc la longue et dure séparation ? Était-ce une mère appelant son enfant bien-aimé, une jeune femme demandant un époux chéri ?... Ce chagrin profond me faisait une bien triste impression : il me semblait que cette grande douleur me touchait de près, et, dans mon âme troublée et brisée par les émotions du jour, une voix plaintive s'élevait me disant de joindre mes larmes à celles de cette inconnue...

“ Tout à coup, j'entendis l'infortunée parler tout haut et entrecouper ses soupirs de paroles que je ne pouvais saisir complètement. Elle semblait demander au mort si cher de venir la chercher, et son accent était déchirant... Je voulus m'éloigner : la douleur comme l'innocence a sa pudeur, et il me semblait que ma présence à cette scène était une profanation. Pourtant, un je ne sais quoi me retenait les pieds cloués au sol béni, et une immense pitié s'emparait de moi...

“ Soudain, je tressaillis : la brise venait de m'apporter des paroles de la jeune femme, et, chose étrange, cette voix ne m'était point inconnue ! “ Oh ! avait-elle dit : Léon ! Léon ! mon époux bien-aimé ! ” Je n'avais entendu que ces mots : une pensée effroyable traversa mon âme comme un éclair sanglant. Tout un mystère se déroulait

devant mes yeux ; ce nom, Léon ! Léon ! retentissait à mes oreilles comme un glas funèbre, et cette voix, oh ! cette voix !...”

J. Colomier

(La fin au prochain numéro)

## BEAUX-ARTS : FRAYEUR

(Voir gravure)

**L'**AMUSANTE composition de M. Léon Olivieri constitue l'une de ces aimables toiles vers lesquelles l'attention du public se sent toujours inévitablement attirée.

Un sujet simple, familier, rendu avec sincérité et conviction, ce sont là les meilleures conditions de succès, surtout lorsque l'on en tire parti avec les ressources d'un talent observateur et spirituel.

Qui de nous n'a assisté à une scène du genre de celle que l'artiste intitule : *Frayeur*, et qu'il a rendue avec une verve très originale ?

Il est réellement très épouvanté, ce gros joufflu blond, que son malicieux camarade menace, en rapprochant de son visage la pince à demi-ouverte d'un énorme homard.

Peut-être qu'à part lui le malheureux crustacé, réduit bien malgré lui au rôle d'épouvantail, est encore le plus mal à l'aise des deux. C'est une énigme qui reste pendante pour ceux qui examinent le tableau que nous reproduisons, et qui a été très ingénument posé par l'artiste de cette gentille fantaisie.

## HISTOIRE D'UNE HIRONDELLE

**C'**ÉTAIT au commencement de l'automne, à l'époque où les hirondelles s'apprêtent et se réunissent pour s'envoler toutes ensemble vers des climats plus doux que l'est celui du Canada en hiver.

J'étais à ma fenêtre, et je suivais des yeux les évolutions rapides de ces charmants oiseaux qui fendaient l'air comme des flèches, en gazouillant d'une voix douce et mélodieuse, lorsque j'en vis une qui, probablement plus fatiguée que ses compagnes, s'arrêta sur une corde tendue non loin de ma croisée.

Une de ces jolies petites bêtes s'était donc arrêtée sur la corde et s'y reposait ; après un instant de tranquillité, elle voulut reprendre son vol, mais cela lui fut impossible ; une de ces griffes s'était accrochée dans cette corde, et la pauvre hirondelle ne pouvait s'en détacher ; elle se démena de toutes ses forces en faisant entendre des cris plaintifs qui prouvaient sa douleur et son désespoir ; bientôt, vaincue par la fatigue et la souffrance, elle se laissa tomber la tête en bas, comme si elle était évanouie, elle pendait ainsi par la patte.

Pauvre petite ! elle faisait peine à voir, et j'aurais donné bien des choses pour pouvoir la délivrer, mais c'était impossible. Cependant, trois ou quatre de ses compagnes, qui planaient au-dessus d'elle, descendirent comme pour voir ce qui lui arrivait et ramagèrent avec une extrême volubilité ; à leur voix, la captive se ranima et recommença ses mouvements désespérés sans plus de succès. Les autres voltigeaient et ramageaient autour d'elle, comme si elles voulaient la consoler et lui donner du courage ; puis elles partirent plus rapidement encore et en redoublant leurs cris qui semblaient dire : “ Nous allons chercher du secours ! ” Et c'était bien cela qu'elles disaient ; car un instant après elles revinrent accompagnées d'une nuée d'hirondelles ; elles étaient en si grand nombre, que le jour en fut obscurci ; aussitôt, elles descendirent à la file les unes des autres jusqu'auprès de leur compagne, donnant chacun un coup de bec à la corde près de la patte accrochée, puis elles décrivaient un grand cercle dans l'espace et revenaient toujours du même côté donner leur coup de bec, et cela en ramageant continuellement avec une extrême vivacité.

Ce manège dura bien un quart d'heure, mais enfin l'hirondelle fut délivrée ; je la vis faire quelques pas sur la corde, secouer un peu ses ailes, lisser ses plumes et partir entourée de ses compagnes qui faisaient retentir l'air de leurs cris de joie.

## LA ROSE, LE JASMIN ET LE CHÊNE

(IMITÉ DE L'ITALIEN)

Sur la mage verdoyante d'un ruisseau, dans un jardin fleuri, au milieu d'une haie, s'élevaient une rose et un jasmin.

En se mirant avec plaisir dans l'onde cristalline, tous deux s'entretenaient de leur propre mérite.

“ Nous sommes, dit-ait la rose, les fleurs préférées de Zéphyre ; c'est nous qu'il choisit pour tresser des guirlandes à son épouse.

“ Nul ne nous égale, nul ne nous ressemble, dans la noble et attrayante famille des fleurs.

“ Odorescentes et jolies, nous avons le pouvoir de flatter et de charmer deux sens à la fois.

“ Légèrement aiguillonée par l'envie, la ravissante Phyllis, elle-même, a mille et mille fois désiré mon frais coloris.

“ Lorsque, se plaçant devant un fidèle et brillant miroir, elle m'approche de sa joue, pour nous comparer l'une à l'autre.

“ En somme, ni parmi les plantes ombreuses, ni parmi les fleurs, nous n'avons pas de rivale qui ne cède à notre mérite les premiers honneurs.”

Ces paroles flatteuses furent entendues avec une orgueilleuse joie par la fleur blanche et étoilée, qui prit ensuite la parole :

“ Vois-tu ce grand chêne noueux et difforme ? Regarde ! Quelles feuilles rugueuses ! Quelle écorce brune et calleuse !

“ Qui donc l'a mis ici près ? Rien que de le voir me gêne et m'attriste.

“ Ainsi qu'il le mérite, il n'est jamais touché que par la main dure d'un rustique paysan.

“ Certainement, la nature s'est trompée en produisant, parmi ses œuvres admirables, une plante si grossière et si rude.

“ Au lieu d'ormes, de frênes, de chênes, d'érables et de pins, on n'aurait dû créer que des roses et des jasmins.”

L'arbre sec et sa majestueuse chevelure et répondit ainsi à cet arrogant bavardage :

“ Refrénez votre frivole langage, pauvres petits vaniteux, car votre gloire ne durera pas jusqu'à demain.

“ J'ai tant vu de vos pareils naître et mourir sur cette charmante rive, que, à mes yeux, votre existence n'est presque in perenne.

“ Vous n'êtes nés que pour l'utile ornement du sol ; à peine vous a-t-on cueillis, que l'on vous oublie.

“ Moi, je prête aux pasteurs et à leurs troupeaux un refuge contre la grêle aussi bien que contre l'ardeur du soleil d'été.

“ Depuis plus de deux siècles, mes branches fournissent un utile aliment au bétail à la soie rude.

“ Puis, quand affaibli et desséché, je serai près de mourir, j'aurai l'espérance de survivre à ma chute.

“ Du moment où j'aurai sillonné les eaux pour revenir au port chargé de marchandises.

“ Et vous, ô malheureux, dont aujourd'hui le parfum est respiré avec délice, vous serez demain flétris, pétrifiés et foulés aux pieds.”

À peine l'arbre exprimé avait-il achevé ces mots, que déjà les fleurs commencèrent à languir et à se faner.

Elles se dessèchent, perdent leur éclat, tombent à terre, déformées et sans parfum.

Et toi, Lesbin, qui méprises comme une brute tout homme de sens, s'il ne se pare pas comme toi ;

Ne vois-tu pas ton image dans ces fleurs ? Ton aveuglement cessera bientôt ; car un semblable sort t'attend.

**Les avocats.**— Nous sommes bien loin de vouloir médire de cette noble corporation, quoique l'on ait dit que l'avocat prend les intérêts de la veuve et le capital de l'orphelin. A coup sûr ils se font payer cher, mais aussi que de paroles ils émettent ! Par exemple, savez-vous combien la France à la joie de posséder d'avocats ? Dix mille six cent quatre-vingt-quatorze ! Quelle bénédiction ! Admettez que chacun d'eux plaide seulement une heure pendant six mois de l'année, en ne prononçant que cinquante mots par minute, cela fait pour les six mois : cinq cent quarante mille paroles par avocat. Cinq milliards sept cent soixante quatorze millions de paroles pour toute la corporation. C'est un assez joli chiffre pour les paroles. Quant aux honoraires, la place nous manque pour en donner le montant.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

**Catsup aux tomates vertes.**—Un quart de minot de tomates vertes, six oignons, six piments verts, un bol de sel. Laisser passer la nuit.—Couvrir de vinaigre, bouillir une heure et mettre en jarre.— Dans les chaudrons mettre une livre de cassonnade brune, une cuiller à soupe de canelle, une de têtes de clous, autant de clous de girofle et de poivre blanc, un quart de bolle de moutarde, un demiard de raifort râpé et de vinaigre ; bouillir et jeter sur les tomates dans la jarre.

**Canard aux navets.**—Nettoyez des petits navets, et les faire revenir dans du beurre, avec sel et poivre ; faites les égoutter. Préparez un roux avec du beurre, du bouillon et du jus de viande ; mettez-y les navets, qui doivent cuire sur un feu modéré pendant trois heures au moins, avec sel, poivre, un peu de sucre, persil, ciboule, un peu d ail. Faites rôtir un ou deux canards ; vingt minutes avant de servir, découpez le canard, ajoutez leurs morceaux aux navets jetez pardessus le jus des canards, couvrez la casserole, laissez mijoter sur un feu modéré ; enlevez les morceaux, ainsi que les navets, ceux-ci avec précaution pour ne point les briser ; servez le tout ensemble.

**Gâteau de riz.**—Cette recette diffère un peu de la règle classique, mais passe pour supérieurement délicate.

On lave cinq cuillerées de riz à l'eau froide, avant de le faire cuire dans un demi-litre de lait, beurre, sucre, zeste de citron, pas d'œufs.

On prépare un moule ordinaire avec un caramel très blond (sucre fondu dans une goutte d'eau dans un feu ardent). On garnit les parois avec une dizaine d'ananas épluchés dans l'eau chaude fendues en deux dans leur longueur et un peu rôties sur une plaque de métal quelconque. On verse dans ce moule le mélange déjà en partie cuit, mais encore extrêmement liquide, puis l'on fait réduire et prendre au bain-marie en une heure de cuisson active.

CHOSSES ET AUTRES

—Charles Monselet avait horreur des médecins ; aussi quand il apprenait le décès de quelqu'un, demandait-il avec une feinte naïveté : " De qui est-il mort ? "

—L'esprit américain : Une vieille amie, très religieuse, console une jeune veuve qui n'est nullement inconsolable. " Etait-il bien préparé, au moins, ma pauvre enfant ? " " Préparé ! Je crois bien... il était assuré à six compagnies ! "

—En cour d'assises : Un récidiviste, sorti de prison depuis quelques jours à peine, attrappe quatre ans de travaux forcés. " Parfait ! dit-il d'une voix aimable... mon avocat n'avait bien dit que ma réélection était assurée ! "

—Un journal de la Havane publie le calcul suivant : Un minot de maïs produit 4 gallons de whisky. Ce whisky se vend \$16.00 en détail ; le gouvernement perçoit \$3.60 ; le fermier, 40c ; le chemin de fer, \$1 ; les distillateurs, \$4 ; les débiteurs, \$7, et le buveur à le reste : le *delirium tremens*.

CINQ MILLIONS POUR CINQ JOURS. —La réception de l'empereur Guillaume à Saint-Petersbourg a coûté la bagatelle de cinq millions de francs. Jamais, en aucune circonstance, on n'avait déployé un tel luxe à la cour de Russie.

Le repas de gala a coûté à lui seul une somme énorme. Tout le service de la table impériale était en or massif, et de distance en distance se dressaient de grands vases remplis de fleurs également en or. La nappe était recouverte d'un tapis de roses naturelles bordé de petites fleurettes bleues. Plus de cinq mille roses, de l'espèce la plus rare, ont été employées à cette ornementation.

Lots à bâtir à vendre

Cinq magnifiques lots à bâtir, de 25x95 pieds, sur la rue Saint-Denis, coin de la rue Rachel. Conditions faciles. S'adresser à Berthiaume & Sabourin, 30, rue St-Gabriel, Montréal.



LE TRIO DE MDE. DART.

Le prix du président Cleveland pour les trois plus beaux enfants au concours de beauté du comté d'Aurora, en 1887, a été décerné à Mollie, Ida et Bay, tous trois enfants de Mde. A. K. Dart, Hamburg, N.Y. Elle nous écrit : " En Août dernier, mes petits enfants tombèrent gravement malades, et comme je ne pouvais trouver aucun aliment qui fut convenable à leur état de santé, je commençai à faire usage de la Nourriture Lactée. Un changement très sensible s'est fait sentir immédiatement et bientôt mes enfants furent aussi bien que jamais, et je considère que ceci est dû en grande partie à la Nourriture Lactée.

La Photographie de ces trois bijoux d'enfants, envoyée gratis à la mère qui donnera naissance à un bébé de ce sexe.

**LA NOURRITURE LACTÉE** est le meilleur aliment pour les enfants nourris au biberon. Il leur conserve la santé et remplace les remèdes dans les cas de maladies.

**LA PLUS DÉLICIEUSE. LA PLUS NUTRITIVE. LA PLUS DIGESTIVE. FACILEMENT PRÉPARÉE.**

CHEZ LES PHARMACIENS, 25c, 50c, \$1. LE PLUS ÉCONOMIQUE DE TOUTES LES NOURRITURES.

150 REPAS D'ENFANT POUR \$1.00.

Un traité de valeur sur "La Nutrition des enfants et des Invalides," gratis sur demande.

WELLS, RICHARDSON & CIE., MONTREAL, P.Q.

VICTOR ROY, ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal



Chester's Cure!

Pour la Toux, L'Asthme, Bronchites, Rhumes, Enrouements, Catarrhe, Etc., etc.

LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,

461, rue Laçuchetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00  
petite boîte..... 50



PROVINCE DE QUÉBEC

Département des Terres de la Couronne

SECTION DES BOIS ET FORÊTS

Québec, 9 août 1888.

Avis est par le présent donné, que conformément aux dispositions de l'Acte 36 Victoria, chapitre 9, les coupes de bois suivantes seront mises à l'enchère, dans la salle de ventes du Département des Terres de la Couronne, en cette ville, mercredi, le 17 octobre prochain, à 10<sup>h</sup> A. M., aux conditions insérées plus bas, savoir :

Location	Milles carrés
No 7 1er rang Bloc A	161
No 8	18
No 9	294
No 11	40
No 12	871
No 10 2e rang	50
No 11	50
No 12	50
No 2 3e rang	50
No 3	50
No 4	50
No 5	50
No 6	50
No 7	50
No 8	50
No 9	50
No 10 3e rang	50
No 11	50
No 12	50
No 502 Rivière Coulouze	3
Arrière, Rivière Gatineau	58
Ile Calumet	31
Total	9041

Agence du Bas Ottawa

L Rivière Rouge	25
Canton Chertsey	61
Canton Chertsey	94
Total	40 576

Agence de la Chaudière

Canton Langevin No 2	38
Canton Langevin No 3	29
Total	67

Agence de Montmagny

Canton de Bellechasse	91
Agence de Saint-Maurice	
Batiscan No 7 Est	24
Agence de Rimouski	
Arrière Rivière Humqui	8
Nemtagé No 2	484
Arrière Awautjish	38
Rivière Causapacul No 1 Nord	6
Canton Saint-Denis	15
Total	1054

Agence de Lac St-Jean

Rivière Petite Péribonka No 120	25
" " " " " " " "	121 50
" " " " " " " "	122 50
" " " " " " " "	123 50
" " " " " " " "	124 50
Péribonka No 125	40
" " " " " " " "	126
" " " " " " " "	127
Mistassini No 128	2
aux Iroquois No 129	15
Ha! Ha! No 130	10
Whipshaw No 61	9
Oulatchouan Est No 131	12
Oulatchouan Est No 132	13
Oulatchouan Ouest No 133	13
Oulatchouan Ouest No 134	8
Arrière Oulatchouan Ouest, 135	16
" " " " " " " "	136 20
Lac des Commissaires sud-est 137	80
Arrière Lac des Commissaires sud-est No 138	20
Lac des Commissaires sud-ouest No 139	24
Arrière Lac des Commissaires sud-ouest No 140	20
Metabetchouan No 141	37
" " " " " " " "	142
Lac Kiskisuk No 143	18
Metabetchouan No 144	40
Lac Kamamintigongue No 145	86
branche N.-E. de la rivière Ste-Marguerite No 146	79
N.-E. de la rivière Ste Marguerite No 147	89
Canton Ducreux No 148	534
Canton Dequ n No 149	124
Canton Dequ n No 150	23
Canton Dequ n No 151	23
Rivière Pikauba No 152	144
Arrière Rivière Péribonka est 153	34
Canton Boileau No 154	324
" " " " " " " "	155
" " " " " " " "	16
L'Allemand No 156	16
Perland No 157	44
" " " " " " " "	158
Total	11404

Agence Grandville

No 1, 1er rang, Est Lac Témiscouata	36
Canton de Parke No 1	24
" " " " " " " "	64
" " " " " " " "	64
" " " " " " " "	18
" " " " " " " "	19
No 45 Rivière St. François	14
No 46 " " " " " "	164
No 47 Rivière Noire	38
Total	178 576

Agence de Bonaventure

Ruisseau Tom Ferguson	16
Rivière Escuminac	9
Ruisseau Glen	2
" " " " " " " "	34
Rivière André	41

Location	milles carrés
Canton de Carleton	1
" " de Hope sud	7
Rivière Nouvelle No 2	50
" " " " " " " "	24
" " " " " " " "	30
Arrière Rivière Nouvelle Ouest	10
" " " " " " " "	16
Rivière Mann Est	25
" " " " " " " "	25
Total	220 712

Agence du Saguenay

Arrière Caillière	18
Canton Sagard	814
Nord Est de N. E. Branche de Rivière Ste Marguerite	15
Tadoussac Est	5
Rivière Manitou No 1 Est	30
" " " " " " " "	30
" " " " " " " "	30
" " " " " " " "	30
" " " " " " " "	30
" " " " " " " "	30
Canton Saguenay Est	32
Rivière Grande Trinité No 1 Est	50
" " " " " " " "	50
" " " " " " " "	50
Ouest	50
Rivière Grande Trinité No 2 Ouest	50
Petite Trinité No 1 Est	94
" " " " " " " "	14
" " " " " " " "	14
" " " " " " " "	14
Rivière Calumet No 1 Est	25
" " " " " " " "	25
Canton Lafèche	18
No 86 Petite Bergeronne Ouest	7
No 1 Est Petite Bergeronne	4
Total	6144

To'al

Agence de Gaspé

Baie de Caspé Sud	11
Baie de Gaspé Nord	124
Canton Blanchet	9
Rivière York Nord	3
" " " " " " " "	3
Sydenham Sud	6
Canton Rameau	22
Canton Malbaie Sud	214
Rivière St-Jean No 1 Sud	4
" " " " " " " "	12
" " " " " " " "	10
" " " " " " " "	14
" " " " " " " "	14
Darmouth Sud	194
" " " " " " " "	194
Arrière rivière Darmouth Nord	32
Total	300 5712

CONDITIONS DE LA VENTE

Les locations ci-dessus décrites, suivant leur étendue donnée, plus ou moins, seront offertes en vente, à une mise à prix à être déterminée le jour de la vente. Ces locations seront adjudgées aux plus hauts enchérisseurs. Le prix d'achat et la rente foncière de la première année, par mille carré, devront être payés, dans tous les cas, avant l'adjudication finale, autrement la vente sera nulle et non avenue. Des locations une fois adjudgées, seront sujettes aux dispositions des règlements concernant les bois de la Couronne, maintenant en force ou qui pourront le devenir plus tard. Des plans, indiquant les terrains ci-dessus désignés, sont déposés au département des Terres de la Couronne, en cette ville, et au bureau des Agents pour ses localités, et seront visibles jusqu'au jour de la vente.

E. E. TACHE, Assistant Commissaire des Terres de la Couronne

N. B.—D'après la loi, les journaux nommés à cet effet, par Ordre en Conseil, sont les seuls autorisés à publier cet avis.



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai. CERTIFICAT. — Moi, soussigné, je certifie que pendant 6 mois j'ai été malade d'une démangeaison et d'arthres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les remèdes de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIÈRE, typographe. No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.

Vous trouverez les mêmes remèdes au No 25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 438.—ENIGME-SONNET

J'ai tantôt beaucoup d'esprit  
Et fais fureur dans la ville :  
Tantôt je suis imbécile  
Et de moi le peuple rit.

On me siffle, on m'applaudit,  
C'est la coutume servile.  
J'orne un vêtement débile,  
Ce rôle aussi me suffit.

De main en main, dans la foule,  
Je vais, je viens et je ronle ;  
Je m'en moque, en somme, moi !

On m'échange, sans réplique,  
Que je représente un roi,  
Un César, la République !

SOLUTIONS :

No 435.—T O R T  
O S E R  
R E V E  
T R E A

No 436.—Le mot est : Bis-cor-nu.  
No 437.—Le mot est : Ecrire.

ONT DEVINÉ :

Mlle Eugénie Cinq-Mars, Mlle Flore Langlois, V. Gingras, Montréal ; Sphinx, Valleyfield ; Henri D. Barry, Edouard Langlois, Québec ; D. Huot, Sorel.

N'oubliez pas que chaque copie du MONDE ILLUSTRÉ peut gagner de \$1.00 à \$50.00.

COURS PRIVE DU SOIR

7 1/2 à 9 HEURES

M. E. M. TEMPLÉ

Professeur à l'Académie Catholique Commerciale et à l'École Normale

Dessin en tout genre, géométrie et perspective appliquée. Travaux à façon, rédaction et calligraphie d'adresses, ornements en tous genres. PRIX REDUITS.

Dessin appliqué à l'industrie : Lundi, Mercredi et Vendredi ; Dessin artistique : Mardi et Jeudi. Littérature, élocution française, etc. On peut se faire inscrire de midi à 1 heure et de 7 à 8 heures du soir, chez M. E. M. Templé, 230, rue Jacques Cartier, près la rue Ste-Catherine.

Eau Minérale de Saint-Léon

MAL D'YEUX GUÉRI

Lisez l'important témoignage suivant du Rév. N. Guéroul, ministre de l'église d'Angleterre, Berthier, Can., qui parle par lui-même :

Je recommande fortement l'Eau de St-Léon pour le mal d'yeux ; elle m'a rendu un grand service pour cette maladie.

N. GUEROUT

Montréal, 19 septembre 1886.

Circulars contenant d'importants certificats envoyez gratis sur demande.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LÉON

54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal

Téléphone 1482

N. B.—Pour la dyspepsie ou l'indigestion buvez l'eau après chaque repas, et pour la constipation, prenez-la avant le déjeuner.

Etable en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS  
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.  
Moutarde Française, Glycérine, Collofortea.  
Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.  
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRESOLES—10

(BATISSE DES SOEURS) MONTREAL

HENRI LARIN,  
PHOTOGRAPHE  
18—RUE SAINT-LAURENT—18  
MONTREAL

JOHNSTON'S FLUID BEEF  
IS THE MOST  
PERFECT FORM OF CONCENTRATED  
FOOD

LE GRAND FORTIFIANT

Contient tous les éléments vivifiants de la viande condensée de façon à être le plus aisément digérés. Pour les malades et les convalescents, il n'y a pas d'aliments plus fortifiant.



MEUBLES DE SALONS DE \$35 A \$250

Chaises, Fautouils, Divans, Sofas et autres morceaux dépareillés

NOUVEAUX DESSEINS RECUS DE NEW-YORK

WM. KING & CIE.,  
1652, RUE CRAIG, 652

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le foie et les poumons ; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montréal

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le seul journal français du genre en Canada.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
144, rue St-Laurent

Frank Leslie's Illustrated, le plus complet des journaux illustrés anglais, publié aux Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

VALEUR EXTRA

Chemises en batiste nouveaux dessins, 2 cols et manchettes, à \$1.00—Bas en mérino, 25 cents.

DeLorimier, 1700, Notre-Dame

P. S.—Chemises faites sur commande.

GRANDE LOTERIE

Avec l'approbation de Sa Grandeur l'Archevêque d'Ottawa

Pour la construction de l'église des R. Pères Oblats de Hull, P.Q., détruite dans l'incendie du 5 juin 1888, qui consuma le couvent, l'école, l'église, la résidence des Révds Pères et une partie de la ville de Hull.

TIRAGE :

Mercredi, 17 Octobre 1888 à 2 hrs P.M.

Au Cabinet de Lecture Paroissial, à Montréal, Canada

Vente des billets et tirage opérés par la Loterie Nationale

2,149 LOTS

Valeur totale des lots. . . . \$250,000  
Gros lots : un immeuble de . 25,000

Il est offert au porteur de tout numéro gagnant de lui payer en espèces le montant de son lot, moins une commission de dix pour cent

NOMENCLATURE DES LOTS :

1	Immeuble de.....	\$25,000	\$25,000
1	do .....	10,000	10,000
2	Immeubles de.....	5,000	10,000
5	do .....	2,000	10,000
20	do .....	1,000	20,000
20	do .....	750	15,000
100	do .....	500	50,000
100	Montres de.....	200	20,000
400	Montres de.....	100	40,000
500	Montres de.....	50	25,000
1000	Services de toilette...	25	25,000

2149 lots valant..... \$250,000

COUT DU BILLET..... \$5  
" D'UN CINQUIÈME DE BILLET. . 1

Les demandes de billets seront reçues jusqu'à MIDI, le jour du tirage

Le Secrétaire : S. E. LEFEBVRE.  
Bureau : 19, rue Saint-Jacques, Montréal

Les Chaussures en Kid à \$1.00



Grande vente de chaussures

D'AUTOMNE

Chaussures en feutre de tous genres  
Chaudes pantouffles brodées  
Craques pour dames et messieurs  
Chaussures en kid boutonnées  
Chaussures en drap de dame  
Pantouffles en velours  
Pantouffles en kid  
Bottines en chèvre

CHEZ

FOGARTY & BRO.

COIN DES RUES

SAINT-LAURENT ET

STE-CATHERINE

Les Chaussures en Kid à \$1.00

## FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 13 Octobre 1888

## GUET-APENS

PREMIÈRE PARTIE

## LE SURSIS

**L**e Bourreille qui venait de mourir laissait, dans son appartement de la rue Croix-des-Petits-Champs, un mobilier non pas luxueux mais très confortable. Les affaires de la succession une fois liquidées, et ce ne fut pas long, car le défunt ne laissait pas de dettes, le père de Gauthier fit transporter ce mobilier aux Bernadettes. Il y avait trois ou quatre chambres des Bernadettes qui n'étaient plus meublées depuis longtemps, Bourreille ayant été obligé de vendre les meubles, en un moment de gêne, ce fut dans ces chambres qu'il installa ce qui venait de son frère. Avant cet héritage, Bourreille ne fréquentait pas grand monde. Nous avons dit qu'il était exalté et pas toujours de sens rassis. Après l'héritage, il ne vit plus personne. Il vécut comme un loup, ne sortant guère. Le front soucieux, les yeux fixes, l'esprit concentré sur une idée toujours la même, il restait des journées entières sans adresser la parole aux domestiques ni à Claudine. Claudine l'avait dit à Lucienne.

—Le maître est en train de devenir fou !

C'était vrai. Bourreille tournait à la folie ! Ving fois par jour, en rôdant parmi le fouillis de meubles et de bibelots non encore rangés, et provenant de la succession de son frère, il se demandait tout haut :

—Et le magot ? où est-il ? où est-il, le magot ?

Le jour, il se contentait de les regarder, craignant que d'une fenêtre quelqu'un, traversant la cour, ne l'aperçût. Mais la nuit ! Ah ! la nuit, il se relevait, parcourait les chambres, pour s'assurer qu'on ne le surveillait pas ; il posait sa chandelle dans un coin et un à un, il visitait tous les meubles, besogne inutile déjà vingt fois faite et sans cesse renouvelée. Il sonda, démonta tout ce qu'il put, et le soleil matinal le retrouvait parfois à sa besogne, haletant, n'en pouvant plus, les yeux enflammés, la poitrine oppressée. Alors, il rentrait et disait :

—Je recommencerai demain. Il faut que je trouve ! je trouverai !

Un matin, les ouvriers étaient partis aux champs. On n'avait pas vu le maître, mais personne ne s'en inquiétait maintenant. On connaissait ses habitudes étranges. Les heures se passèrent. Le soleil était haut dans le ciel et Bourreille n'avait point paru. Claudine était seule à la ferme. A la fin, effrayée de ne pas voir son maître, elle heurta à la porte de la chambre où il passait maintenant à peu près toute sa vie. Personne ne répondit. Sa frayeur augmenta. La chambre était située au rez-de-chaussée mais

non de plain-pied sur la cour ; le rez-de-chaussée était fort élevé, presque à la hauteur d'un premier étage, de telle sorte que Claudine ne pouvait regarder par les fenêtres. Elles appliqua une échelle contre le mur et monta. Il y avait des rideaux de mousseline aux fenêtres, mais ils ne se joignaient pas et laissaient entre eux un intervalle assez large. Claudine colla son visage contre la vitre et regarda. D'abord elle ne vit rien. Elle regarda plus longtemps. Elle distingua. Au milieu de la chambre, couché tout au long, Bourreille gisait. Il avait la tête sur le bras et semblait dormir. Cependant, Claudine, ayant frappé aux carreaux, crut à un malheur.

—Il faut qu'il soit mort, le pauvre homme, se dit-elle.

Elle se disposait à redescendre, quand elle eut s'apercevoir qu'il avait remué. En effet, il s'étirait les bras, se dressait, tournait les yeux autour de lui ! Evidemment il ignorait où il se réveillait. Tout à coup Claudine assiste à un étrange spectacle. En se levant, Bourreille a laissé à décou-

à genoux devant les pièces d'or et devant les billets. Ils les couvrait d'un œil enflammé, si rouge qu'on eût dit que le sang allait en jaillir. Et il riait toujours, d'un large rire silencieux d'idiot. Ses mains, tremblantes d'une fièvre intense, fouillaient les tas de pièces d'or, en prenaient des poignées, les faisaient sauter, retomber, ruisseler entre les doigts, comme des cascades, et son oreille s'emplissait de ce bruit jamais entendu et ses yeux s'aveuglaient aux rayons de l'or rouge et jaune, et son cœur de vieux toujours gêné, toujours liardant, toujours à la merci des huissiers, se gonflait à éclater devant cette richesse, trop faible contre une pareille secousse.

—Il est fou ! il est fou ! se dit Claudine envahie par la pitié et tout à la fois l'épouvante que vous inspire la vue d'un insensé. S'il me voyait en train de l'épier, il me battrait, il me tuerait ! Elle descend, elle enlève l'échelle, elle court à son travail ; mais elle est distraite ; à chaque instant, elle regarde dans la cour, croyant y voir arriver Bourreille. Vers onze heures, les ouvriers

reviennent des champs. Tout à coup la porte s'ouvre à la ferme et sur le seuil apparaît le fermier. De l'étable, en face, Claudine le guette. Mais il est calme ; si ce n'était le singulier regard, hébété, méfiant, qu'il jette sur la jeune fille, il serait Bourreille de tous les jours. Il s'enferme. On ne le voit plus, jusqu'au soir. Claudine, inquiète, a fait part aux ouvriers de ce qu'elle a découvert. Deux jours après, tout le pays savait le secret. Gauthier, reparti pour Grignon, était le seul à l'ignorer. Quand on vint raconter cette histoire à Doriat, il dit :

—Bourreille se fera assassiner, s'il n'y prend garde ! Il vit seul, sa ferme est isolée. Rien ne serait plus facile. Avec cela qu'il y a un tas de chenapans et de rôdeurs dans le pays !

Doriat n'était pas riche, pas plus que Bourreille la veille de son héritage. Il avait sacrifié toutes ses économies à ses deux fils, Pascal et Henri, auxquels il avait acheté un établissement d'horticulture en plein rapport. Il s'était même assez fortement endetté. Sa femme, prévoyante, lui avait fait des reproches.

—Tu fais des folies. Tes fils pouvaient vivre près de toi ! Après ta mort, ils eussent trouvé tes jardins et tes serres. Et ils n'auraient pas autrement vécu que n'a vécu leur père.

Mais Doriat s'était fâché : —Je n'en ai pas fait des garçons instruits pour qu'ils soient jardiniers comme leur

père. C'est une dot que je leur donne. Ils sont savants. Ils adorent leur métier. Tu verras les belles fleurs qu'ils enverront à l'exposition des Champ-Elysées. Dans dix ans, ils m'auront remboursé, et ils seront riches.

—En attendant qu'ils soient riches et qu'ils t'aient remboursé, tu as des dettes.

—Ça, c'est la vérité.

—Tu es un brave homme et je t'aime, c'est convenu, mais tu n'as jamais su compter. Parlons un peu affaires, veux-tu ?

—Ce n'est guère amusant.

—Non, mais c'est utile. Tu as trois billets de trois mille francs chacun, souscrits à l'ancien horticulteur Virlouvet et dont tu as acheté l'établissement pour tes fils. De trois mois en trois mois, depuis un an, tu renouvelles ces billets, Virlouvet s'est impatienté à la fin. Au dernier



—Pas un sou ! Pas un sou ! dit-il, en le menaçant du doigt. — Page 6, col. 2.

vert des monceaux de billets de banque et de pièces d'or sur lesquels il était couché. Un rayon de soleil, filtrant par les fenêtres, faisait reluire cet or, éclairait les papiers soyeux de la Banque, éclairait aussi la figure rouge et les yeux hagards du fermier.

—Tiens, il a fini par le découvrir, le magot ! se dit Claudine.

Bourreille, réveillé, avait aperçu son trésor, à la fin trouvé dans un fauteuil éventré par lui la nuit. Il eut une grimace qui ressemblait à un rire énorme. Il se releva, tout debout, cette fois, et se mit, en gesticulant, à danser, à gambader autour de son trésor, la bouche ouverte, les membres disloqués, ivre, fou.

—Ah ! le pauvre maître ! le pauvre maître ! murmura Claudine alarmée.

Quand Bourreille eut fini de danser, il se mit

renouvellement, il t'a fait signer un billet de trois mille francs pour la fin de mars dernier et un autre de six mille pour le mois de mai.

—Le premier billet a été payé à échéance.

—Avec quelles difficultés, tu l'as donc oublié ! Mon pauvre Michel, à force de vivre avec tes fleurs, tu finis par ne plus croire à la vie réelle. Les fleurs, je sais bien qu'il n'y a rien de plus charmant. C'est comme un rayon de soleil que l'on conserve auprès de soi, un rayon de soleil qui aurait traîné sur des parfums. Tu t'es habitué à ne voir que tes fleurs, mais il y a des épines dans la vie. Comment feras-tu pour payer les six mille francs qui vont échoir. J'ai vendu, pour le dernier billet, tous mes pauvres bijoux ; je ne puis pas les vendre deux fois. Tes deux fils sont trop gênés, ils débutent, pour que tu songes à eux. Voyons, Michel, sois sérieux. Comment feras-tu ?

Doriat était un homme d'une cinquantaine d'années dont les yeux bleus à fleur de tête indiquaient la naïveté et la bonté. Grand, droit, sans barbe, la figure rosée par le grand air, il avait toute sa vie été adoré de sa femme et traité par elle un peu en enfant qu'il était.

—Je ne sais pas. Je n'ai pas le premier sou pour les payer, dit-il.

—Et si Virlouvét se fâche ?...

—Il ne se fâchera pas. Il renouvellera une dernière fois.

—Et moi, je crois le contraire, hélas ! Alors qu'arrivera-t-il ? Nous aurons les huissiers chez nous. On vendra nos meubles. Nous serons ruinés. Et tu sais ce que vaut un établissement comme le nôtre, après la faillite ! Rien du tout.

—J'emprunterai.

—A qui ?

—A Bourreille. Il vient d'hériter. Il ne me refusera pas.

—Qu'en sais-tu. Et s'il refuse ?

Doriat était devenu tout pâle. Il essuya son front. De grosses larmes vinrent à ses bons yeux d'enfant.

—S'il refuse, nous sommes perdus, ma pauvre femme.

Ils restèrent silencieux. Ils étaient seuls, dans leur chambre à coucher, luisante de propreté, meublée d'acajou ; les fenêtres ouvertes laissaient entrer les parfums des fleurs du jardin qui s'étendaient au bas. Il répéta, hochant la tête, n'osant plus regarder sa femme.

—C'est vrai, pourtant, nous serions perdus !

Puis, soudain, un éclat de joie sèche ses larmes. Il relève la tête.

—Puisque Lucienne va se marier avec Gauthier, dit-il, le père Bourreille ne refusera pas de me prêter six mille francs.

—Que Dieu t'entende, Michel ! dit Marie Doriat.

—Tu sais que non seulement il a hérité de cent cinquante mille francs, mais qu'il a, paraît-il, trouvé des mille et des mille dans un fauteuil ?

—C'est la fable de tout le pays.

—Alors, il ne refusera pas, il ne refusera pas, sois-en sûre ! six mille francs, qu'est-ce que c'est, en somme, pour Bourreille, à présent ? Une poignée d'or, une poignée d'or !

Elle hochait la tête. Elle ne voulait pas le décourager. Elle ne voulait rien dire, mais elle ne croyait pas.

—Je vais m'habiller, tiens, dit-il, et j'irai le trouver, le fermier. Je vois bien que tu ne dormirais pas tranquille sans cela !

Un quart d'heure après, il partait. Elle le regarda s'éloigner et furtivement essuya des larmes. Comme auparavant Lucienne, sa fille adoptive, Marie Doriat, dont l'âme énergique n'excluait pas la tendresse, avait le pressentiment d'un malheur. Bourreille était chez lui. Il ne sortait plus. Doriat, qui ne l'avait pas vu depuis sa nouvelle fortune, fut effrayé du changement qui s'était fait dans sa physionomie. Le fermier avait vraiment l'air d'un fou.

—Eh bien, quoi, qu'est-ce que tu me veux ? demanda-t-il. Est-ce que tu es comme les autres, toi, est-ce que tu vas me persécuter ?

—Moi, mon pauvre Bourreille ? Mais je suis ton ami. Tu ne me reconnais donc pas ? Doriat, Doriat, l'horticulteur ?

—Oh ! je te connais, je te connais, qu'est-ce que tu demandes ?

—Ecoute moi, Bourreille. Je suis dans une situation très gênée, très malheureuse. J'ai un effet de six mille francs à payer à Virlouvét. Je ne sais comment réunir les fonds, et Virlouvét menace de ne pas renouveler. Alors, tu comprends ? Les huissiers ! On vendrait tout, jusqu'à ma pauvre petite maison !

—Qu'est-ce que ça me fait, tout ça ?

—Pas grand'hose, je le sais bien, mais j'ai peur que tu me tirerais de peine, en me prêtant six mille francs que je te rendrais vite.

—Non. Je ne te prêterai rien.

—Pourquoi ? Tu viens de faire un héritage. Tu es riche. Tu as même de l'argent chez toi, paraît-il, que tu as découvert dans tes meubles.

—Ce n'est pas vrai, quel est le fou qui prétend ça ?

—Un fou qui t'a vu, probablement. Alors, puisque tu es riche, cela ne te gênerait guère, six mille francs.

—Non. Tu n'auras rien. C'est inutile d'insister.

—Pourtant, mon vieux Bourreille, ce serait un si grand service.

—Je ne te prêterai pas un sou.

—Et tu me laisseras sur la paille, sans me tendre la main ?

—Pas un sou ! Pas un sou ! dit-il, en le menaçant du doigt.

Doriat comprit qu'il n'en tirerait pas autre chose. Bourreille n'avait plus toute sa raison. Il revint chez lui, sa femme l'attendait anxieuse. Elle guettait son retour. Elle devina le refus.

—Eh bien ? dit-elle, je t'avais prévenu. Comment faire ?

—Il est fou, le pauvre homme. Cet or l'a grisé. Il est fou. Il lui arrivera malheur. Je ne suis même pas sûr qu'il m'ait reconnu. S'il avait eu toute sa raison, il ne m'eût point refusé.

—Quel malheur ! quel malheur !

—Ne te désole pas, ma pauvre femme. Je vais lui écrire. Peut-être comprendra-t-il mieux. Et je le reverrai. Je ne le tiens pas quitte. Ah ! s'il pouvait recouvrer son calme d'esprit.

Et il consacra toute sa soirée à écrire à Bourreille une longue lettre dans laquelle il lui rappelait leur vieille amitié, et où il lui dépeignait avec émotion le grave embarras où il était. Il attendit deux jours la réponse. Elle n'arriva pas. Il alla rôder aux environs des Bernadettes dans l'espoir d'y rencontrer Bourreille. Mais celui-ci restait invisible. Toutes ses journées, il les passait à côté de son trésor, couché sur ses billets, et toujours faisant ruisseler les pièces d'or entre ses doigts, avec de larges rires d'idiot. Son fils, Gauthier, était accouru aux Bernadettes, mais il avait surpris le fermier dans un moment de tranquillité. Bourreille, très calme, avait répondu à toutes ses questions avec la même lucidité d'esprit qu'autrefois. Trompé, croyant qu'on avait exagéré l'état de son père, Gauthier était reparti tranquille pour l'école de Grignon. En partant, toutefois, il avait dit à Bourreille :

—Mon père, il ne faut pas garder tant d'argent à la ferme. Cela attirerait quelque malheur sur notre maison.

Mais le vieux n'en avait rien fait. Doriat, à force de rôler près de la ferme, s'était décidé à entrer.

—Encore toi ? Tu n'es qu'un mendiant !

—Mon Dieu, si je mendie, c'est pour ma femme car ces six mille francs, ajouta-t-il d'une voix sourde, je veux que le tonnerre m'écrase si je les mendierais pour moi seul.

—Après ?

—Tu oublies que ma Lucienne va être la femme de ton fils.

—Alors donc, tu déraisonnes ! Tant que je serai vivant, ça ne sera pas.

—Alors tu les rendras bien malheureux, car ils s'adorent.

Gauthier épousera une héritière. Et voilà tout !

Le lendemain de cette seconde entrevue, Doriat lui écrivit encore. Il y avait bien de l'amertume et bien des reproches dans cette lettre. Puis quatre ou cinq jours s'écoulèrent. Doriat avait en vain supplié Virlouvét, son créancier, d'attendre.

—Non, avait dit Virlouvét, vous me promenez depuis plus d'un an, j'en ai assez. Si l'effet est impayé le 5, le 6 je vous fais poursuivre.

L'avenir était donc très sombre pour les Doriat. Dans la maison si gaie, tout ensoleillée, si gentiment enveloppée de ses fleurs grimpantes, étaient entrés le désespoir et la tristesse. Doriat et sa femme se heurtaient à l'impossible. Rien à faire. Depuis longtemps la maison était grevée d'hypothèques. Il ne fallait pas songer à emprunter dessus. Le 5 arriva.

—Si tu faisais une dernière tentative auprès de Bourreille, dit Marie.

—A quoi bon ? c'est une humiliation de plus.

—Baisse la tête, mon pauvre homme. Les pauvres doivent être humbles, quand ils sont comme nous.

—Non. C'est au-dessus de mes forces.

Le billet, présenté, ne fut pas payé. Le soir, Marie dit :

—Eh bien, puisque tu ne veux pas, j'irai, moi ! je le supplierai !

—Toi ! toi ! ma bonne femme ! Ah ! non par exemple. Je n'y consentirai jamais. Recevoir les rebuffades de ce brutal.

—Il n'osera peut-être refuser à une femme, à une mère !

—Tu n'iras pas. Je te le défends. J'irai, moi ! oui, j'irai !

—Il faut que je te le dise, Michel, tu sais comme je suis sujette à des pressentiments ? Eh bien, figure-toi que j'espère, aujourd'hui. Pourquoi, je l'ignore. Mais il me semble que Bourreille ne te recevra pas comme les autres jours et que tu reviendras avec l'argent. Alors demain, tu iras chez Virlouvét et tu arrêteras les poursuites.

—Tu te fais des illusions, mais je veux te contenter.

—Tu reviendras avec l'argent, c'est moi qui te le dis.

Et elle embrassa son mari tout en essuyant ses yeux emplis de larmes. Il était huit heures du soir. La nuit était venue, une nuit pluvieuse et sombre, assez froide.

## IV

Non loin de Garches et sur la route de Saint-Cloud, s'élevaient des bâtiments noirs et enfumés, qui constituaient la fabrique de produits chimiques appartenant aux frères de Montmayer. La maison d'habitation était plus loin, assez coquette avec son grand jardin de sept ou huit hectares clos de murs et touchant à la lisière du bois de Saint-Cucufa. Les Montmayer avaient acheté la fabrique dix ans auparavant et le bruit courait qu'ils étaient loin d'y faire fortune ; à plusieurs reprises, les travaux avaient cessé, les ouvriers avaient été congédiés, la fabrique avait été mise en vente. Puis on apprenait que les Montmayer étaient retombés sur leurs pieds, esquivant la faillite, ayant trouvé de l'argent à la dernière minute ; et les noirs bâtiments semblaient revivre pendant quelque temps d'une vie fébrile.

—Ils reculent pour mieux sauter, disait-on dans le pays.

Des deux frères Montmayer, l'on n'en connaissait guère qu'un seul, le plus jeune, Jean, celui-là même que nous avons vu si ému en lisant la déclaration du jury qui reconnaissait Doriat coupable. L'autre, Georges, ne ressemble pas à Jean. Autant celui-ci est robuste, énergique, autant son allure est solide, autant ses yeux brillent de passions et d'ambitions, autant l'autre est un pauvre être chétif et malade, courbé par la souffrance, les yeux éteints, presque sans souffle. Maigre et jaune, c'est une ombre qui passe, ce n'est plus un homme. Et il fait peine à voir, tant est visible, sur ce corps émacié, la marque d'une mort prochaine.

Jean de Montmayer, qui est âgé de trente ans, son frère en a trente-cinq, a acquis dans les sciences industrielles une certaine renommée par ses études sur le platine, le premier de tous les métaux, le plus précieux pour les arts chimiques, par son inaltérabilité, les acides les plus puissants étant sans action sur lui.

## FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 13 Octobre 1888

## L'EXPIATION

## QUATRIÈME PARTIE

La chambre est basse, étroite, mais meublée avec élégance. Deux portes s'ouvrent l'une en face de l'autre, devant et derrière le forçat. Celle qui est vis-à-vis de lui est entrebâillée et donne accès dans un cabinet, dont on aperçoit une partie du mobilier.

Au mur pendent dans leurs grands cadres d'or deux portraits. Le premier représente en costume de ville Pablo Garcia. Le peintre a dû mettre en œuvre tous ses efforts pour corriger la vulgarité de traits et d'allure de l'ancien intendant du duc de Balboa : mais en dépit de son talent, il n'a pas réussi à donner à ce masque faux et vil un air d'honnêteté. L'autre portrait est celui de Juan Antonio, vêtu avec recherche et affectant l'insouciance du désœuvré.

Tout indique que l'appartement où se trouve Genaro fait partie de la maison où il s'est installé l'avant veille sous le nom de don Ruiz y Gomez, comme le portier l'a dit à José.

L'échec qu'il a subi peu d'heures auparavant chez sir Richard Stone, ne doit avoir altéré ni le sang-froid ni l'appétit du forçat, car sur la table les bouteilles sont vides autant que les plats.

Toutefois sa somnolence n'est pas due exclusivement aux libations qu'il vient d'achever. Genaro n'est pas de ceux qui boivent plus que de raison, bien qu'il ait coutume de se faire large mesure. D'ailleurs la gravité des circonstances réclame plus que jamais sa présence d'esprit, et il n'a pas oublié que ses ennemis, maintenant qu'il n'a plus d'armes contre eux, vont se concerter pour se saisir de lui et de ses complices. Aussi réfléchit-il plus qu'il ne sommeille, et le sourire effrayant qui glisse sur son visage trahit le cours de ses pensées.

Le scélérat roule évidemment dans son esprit un plan sinistre. Il élabore placidement comme fait un général à la veille d'une bataille décisive, et son calme même prouve qu'il est satisfait de ses calculs.

Il y a plus d'une heure qu'il était assis à la même place, la tête un peu rejetée en arrière et appuyée au dossier de son siège. Ses traits largement étalés, hardis, respirent la férocité et montre toute nue cette âme abjecte où n'existe plus que l'âpre et farouche soif d'assouvissement des plus brutales passions. Il a l'odieux aspect de la bête fauve se préparant à fondre à l'improviste sur une proie.

Tout à coup il se redresse, et, se retournant vers la porte qui est derrière lui, il tend l'oreille, son œil plongeant dans la pénombre.

Un bruit de pas intentionnellement étouffé s'est fait entendre au dehors.

Genaro écoute, le front armé d'audace. Il écoute encore, puis doucement il se lève et se dirige vers la porte, puis encore il se baisse et regarde attentivement par le trou de la serrure.

Quelqu'un est là évidemment ; mais le forçat hésite à ouvrir. L'obscurité l'empêche de distinguer. Il se tient en éveil, aux aguets, attendant pour prendre une décision.

Soudain il pousse une exclamation aussitôt réprimée, et tourne vivement le bouton de la porte qui s'entrouve. Alors, il attire à lui un homme qui pénètre sur la pointe des pieds dans la pièce.

À peine était-il entré que Genaro referme la porte sans bruit et posant son doigt sur sa bouche pour commander le silence, montre un siège près du fauteuil.

Deux minutes après les deux hommes assis côte à côte causent à voix basse.

Genaro a pris des mains de son mystérieux vi-

siteur deux clefs dont l'acier poli témoigne d'une fabrication de date récente.

En même temps, il a désigné sur l'appui de la cheminée un grand couteau catalan dans sa gaine de cuir.

Puis étendant le bras vers la chambre attenante :

—C'est là, dit-il, d'une voix à peine inflexible.

Les deux interlocuteurs se rapprochent encore et cette fois leur entretien, qui dure longtemps, est animé, quoiqu'ils se parlent dans l'oreille ; mais il n'est pas possible de savoir ce qu'ils se disent, leurs gestes menaçants ne laissant aucun doute sur leurs intentions.

L'inconnu s'est armé du couteau qu'il a dégainé et passé sur son pouce pour en essayer le tranchant.

Alors tous deux se lèvent et marchent à pas de loup vers l'autre pièce.

Les voici devant la porte qu'ils poussent peu à peu, s'arrêtant fréquemment de peur d'être surpris.

Le foyer projette maintenant assez de lumière pour permettre d'inspecter la seconde chambre.

Au fond, dans un lit de fer, un homme, le visage à demi couvert par le drap, ronfle bruyamment.

Malgré leurs précautions, Genaro et celui qui l'accompagne doivent l'avoir troublé dans ses rêves, car il rejette brusquement le drap et laisse voir ses traits.

L'homme endormi est Pablo Garcia.

—Gaucher, dit le faussaire.

Et le couteau catalan s'enfonce dans la poitrine de l'ancien intendant qui fait un bond spasmodique, ouvre des yeux effarés, énormes, sortant brusquement de leurs orbites, puis retombe inerte, tandis que de sa bouche jaillit un gros jet de sang noirâtre.

Une minute après le tablier du secrétaire s'abat et la main de Genaro fouille précipitamment tous les tiroirs. L'un d'eux résiste ; mais il le tire avec une rage frénétique et, sous l'effort, la serrure peu solide saute en faisant voler le bois en éclats.

À ce moment, la pièce est brusquement illuminée par le feu de lâtre. Les deux bandits s'arrêtent dans leur sinistre besogne ; ils se considèrent interdits, et leurs figures farouches ont une expression infernale.

Genaro tient dans sa main trois liasses de billets de banque. Le Gaucher essuie au drap la lame de son arme sanglante.

Tout à coup l'un et l'autre poussent un cri de terreur.

Leurs regards, arrêtés en même temps sur la glace, leur renvoient les images de trois hommes au lieu de deux.

Debout, au milieu de la première chambre, sans proférer un mot, paralysé, pétrifié par l'horreur de la scène à laquelle il assiste, Juan Antonio tient les yeux cloués sur les assassins de son père.

Un instant suffit à Genaro pour lui faire recouvrer toute son audace.

D'un bond il s'élançait vers le jeune homme, l'enlace de ses bras, qui l'étreignent comme un étau de fer, et, après une lutte de quelques secondes, le terrasse, puis, lui tenant le genou sur la poitrine, et, lui appuyant sur le front un revolver brusquement tiré de sa poche :

—Une seule parole et tu es mort.

Hors d'état de repousser son agresseur, Juan Antonio, comprenant qu'il serait inutile de chercher à se débattre, garde le silence.

—Ici Gaucher, dit le faussaire.

Et le Gaucher, sans achever d'ôter le sang qui tache son couteau, les mains encore rouges, rampe vers le fils de l'ancien intendant.

Un instant après sa poigne énorme, pareille à une griffe de vautour, se rive au cou du jeune homme étendu à terre.

Alors Genaro se relève, et rentre dans l'autre pièce où il a laissé, dans le secrétaire ouvert, les trois liasses de billets.

Il les compte un à un, et les cache successivement sous sa poitrine.

—Trois cent mille douros, dit-il avec un accent qui ressemble à un sifflement de serpent. Je ne m'étais pas trompé. Pablo Garcia était plus que millionnaire ! Allons la fortune vient à qui sait l'attendre ou l'atteindre.

Et, content de cet horrible jeu de mots, se souriant à lui-même, il revient à Juan Antonio, qui demeure immobile sous la main du Gaucher.

—Juan, dit le faussaire, je veux te prouver que je suis moins méchant que tu ne le crois. Ton père me gênait, je me suis débarrassé de lui. Je n'ai fait que suivre sa loi. J'avais à choisir : ou bien être tué tôt ou tard par lui, ou bien prévenir ses bonnes intentions à mon égard. J'ai pris conseil de ma sauvegarde personnelle. Tu en aurais peut-être fait autant.

Il s'arrête une minute pour contempler la physiologie bouleversée du jeune homme.

—Avec toi, je n'avais pas hier les mêmes raisons de prudence qu'avec Pablo. Je les ai aujourd'hui. En entrant ici un quart d'heure plus tôt qu'il ne l'aurait fallu, tu as compromis ta situation vis-à-vis de moi. Aussi ne me reste-t-il plus qu'à t'offrir deux alternatives. Tu sais assez de latin, quoique ton éducation ait été manquée, en dépit de tout l'argent qu'elle a coûté, pour comprendre le vieil adage : *Ant nobiscum ant contra nos*. Tu es ou avec moi ou contre moi. Décide : si tu prends le dernier parti, un simple serrement de main du Gaucher t'enverra retrouver ton père ; si tu préfères le premier, tu me suivras ; et demain, à l'aurore, nous quitterons ensemble l'Espagne, où nous n'avons plus qu'à abandonner le duc de Balboa à son sort, pour ne nous occuper que du nôtre. Je suis riche, tu le seras. Parle, que veux-tu ?

Le Gaucher lâcha un peu le cou de Juan, de manière à lui rendre l'usage de la voix.

Le sentiment de la conservation personnelle et celui de la convoitise dominant seuls en cet instant le jeune homme. Le peu de tendresse filiale qu'il a toujours eu n'est pas fait pour lui dicter une résolution différente de celle qu'espérait le forçat.

Aussi ce dernier a-t-il un rire hideux lorsque Juan, levant la tête autant qu'il le peut, dit :

—J'irai avec vous !

—Je vois que tu agis sagement. Mais point de duplicité. Tu me sais homme à ne pas dormir sur la besogne ; au premier mouvement de trahison, tu peux être certain de ta récompense.

À ce moment, le timbre de la pendule fait entendre deux coups.

—Minuit et demi, dit Genaro. Nous pouvons quitter la maison sans éveiller les soupçons des domestiques.

Une fois dans la rue, le forçat héla un cocher.

—Au pont de Tolède, commanda Genaro.

Une demi-heure plus tard, le faussaire pénétrait, avec le fils de sa victime et le Gaucher, dans la gargote du *Raisin-Noir*.

Le propriétaire du bouge se convainquit du premier coup d'œil, à leur aspect, que l'entreprise projetée avec le Gaucher était accomplie. Sa dernière incertitude se trouva d'ailleurs levée, lorsque Genaro lui dit :

—Tu as fait les choses à merveille, cher ami ; mon message a dû te parvenir en temps utile, car le Gaucher ne s'est pas fait attendre une seconde. C'est un homme sûr, qui gagne honnêtement son argent. Donne-lui la bourse.

L'assassin tendit la main et serrant dans sa poche les trente douros promis :

—Et maintenant, fit-il, adieu messieurs ; j'ai de quoi gagner la frontière, ce qui est le plus sûr moyen de ne pas être obligé de porter la cravate de fer, car, entre nous, je n'aime aucune gêne au cou.

—Tu as raison, dit Genaro avec un accent sardonique, quand on vit hors la loi, on ne saurait avoir une trop grande aversion pour la potence. Tiburcio avait apporté une bouteille et des verres qu'il remplit.

Les quatre hommes trinquèrent.

—Adieu, répéta le Gaucher.

Et d'un pas lent il monta l'escalier du bouge. —Nous avons quelque intérêt à loger cette nuit chez toi, ami, dit Genaro, s'adressant au Génois. Peu-tu nous céder une chambre ? Je paie d'avance.

En même temps il jeta sur la table une pièce de quatre-vingt réaux.

—Tu paies en prince, fit l'Italien.

—Non, mais en homme qui vient de faire une excellente affaire et qui n'y regarde point à se montrer généreux envers un ami obligeant.

Le gargotier réfléchit une minute.

—Je n'ai malheureusement, dit-il, point d'autre chambre que la mienne et celle qui est attenante c'est-à-dire le grand dortoir où couchent mes pensionnaires de rencontre.

—Donne-nous ta chambre, et veille ici jusqu'à demain. Une fois n'est pas coutume. D'ailleurs voici de quoi te consoler.

Et prenant une des liasses de billets de banque, le faussaire en détacha un qu'il remit au Génois.

—Je n'ai rien à te refuser.

Tous trois se levèrent. Le gargotier marchait devant. Il gravit avec eux les dix ou douze marches de l'escalier de bois et les fit entrer dans une vaste salle où gisaient pêle-mêle sur la paille une quinzaine d'individus à mine patibulaire.

—Par ici, dit l'Italien, enjambant successivement les dormeurs.

Un moment, il s'arrêta pour montrer du doigt le Gaucher déjà plongé dans un profond sommeil. Puis il se dirigea vers le fond de la pièce, ouvrit une petite porte, alluma une bougie qui était dans un chandelier de bois sur une table, et d'une voix amicale :

—Voilà mon lit : c'est tout ce que je puis vous offrir, messieurs, arrangez-vous-en comme vous le pouvez. Adieu et à demain. J'espère qu'il vous sera possible de dormir. De vos voisins vous n'avez rien à craindre : une fois couchés, ce sont des soliveaux.

Dès qu'il fut dehors, Genaro ferma la porte à double tour, et prenant une chaise où il s'assit : Je n'ai nulle envie de me reposer là. Etends-toi sur le lit, Juan, et ne t'occupe pas de moi. Je suis fort bien ici.

Terrorisé, le jeune homme obéit, et se coucha tout habillé.

Genaro rapprocha sa chaise du lit et déposa sur la table son revolver.

—Le sort en est jeté, ami, dit-il. Tu m'as vendu ton silence. Désormais toi et moi nous ne faisons qu'un. Aussi bien, il vaut mieux que les choses se passent ainsi. Cette fortune est après tout ton héritage. Je n'ai fait que te la conserver. Aux mains de ton père, elle serait fondue comme la neige au soleil. Pablo spéculait à la Bourse. Une rafale de baisse lui aurait quelque jour tout emporté.

Juan Antonio resta muet. Dans sa pensée, il calcula le moyen de livrer le bandit à la justice, sans courir aucun risque. Il ne l'avait suivi que dans ce dessein. Sans défense, il n'avait, pour le moment pas d'autre ressource. A vrai dire, il se préoccupait moins de venger son père que de rentrer en possession des billets de banque qui lui appartenaient maintenant de droit. Désarmé, sachant de quelle vengeance se composait l'en-tourage dans le bodegon, il attendait.

Genaro d'ailleurs ne le questionnait plus. Le forçat, voyant qu'il ne bougeait pas, le crut endormi.

Alors, convaincu que personne ne l'observait, il se mit à compter un à un les billets qu'il étala sur la table.

Il les palpait avec l'ivresse du crime qui se croit sûr de l'impunité. Ses yeux avaient un éclat métallique. Sa poitrine se gonflait sous une émotion croissante.

—Pauvre Pablo, dit-il tout haut, tu n'auras plumé le duc de Balboa et les pigeons de la Bourse que pour être plumé toi-même. Bah ! il vaut encore mieux que ta fortune soit en des mains amies.

Et appuyant sa maxime d'un sourire :

—Enfin me voilà rassuré sur mes vieux jours !

Il leva la tête et aperçut sur le manteau de la cheminée une bouteille à moitié pleine d'eau-de-vie. Il l'atteignit, la déboucha, et porta le goulot à ses lèvres.

—Voyons continua-t-il. Le temps marche et avec lui les événements se précipitent. Dès la première heure on va trouver Pablo, ma disparition m'accusera peut-être. Dans la journée tout sera découvert. Ce sera la grande affaire dont tout Madrid s'occupera. Si j'y reste mon compte est réglé d'avance. Y rester ? Pourquoi donc ? N'ai-je pas tout ce qu'il faut pour disparaître ? Avec ceci, quoi de plus facile ?

De nouveau il feuilleta les trois liasses et ses yeux restèrent longtemps fixés sur le trésor qu'il

dévorait de temps à autre, ses paupières cli-gnotaient, mais il résistait au sommeil.

—Quitter Madrid ? reprit-il. Mais où aller ? En Europe les gouvernements s'entendent et le télégraphe va plus vite que les bottes de sept lieues du Petit-Poucet. Avec les légions d'agents, de limiers qu'entretient la justice, je ne pourrais jamais répondre de mon lendemain. En Amérique on peut compter sur un abri plus tranquille et mener, dans une retraite calme, une vie paisible.

Ses yeux tombèrent sur Juan.

—Bah ! dit-il en haussant les épaules, une fois hors d'Espagne, je me débarrasserai de lui.

Et son regard, interprétant sa pensée, se cloua sur le revolver.

Le jeune homme eut un tressaillement, mais, retenant son souffle, il feignit d'être profondément enseveli dans un sommeil de plomb.

Si le forçat au lieu de se livrer à ses combinaisons d'avenir, avait été plus complètement préoccupé du présent, il aurait peut-être songé à l'imprudence qu'il avait commise en laissant voir à Tiburcio une des liasses de billets et il se serait rappelé que le gargotier n'était en définitive qu'un loup-cervier comme lui-même, et qu'en dépit du proverbe, des loups, à l'égal des hommes, se déchirent et s'entretuent.

S'il s'était en ce moment rapproché de la porte et l'avait brusquement ouverte, Genaro aurait été atterré.

Derrière cette porte, en effet, le Génois à genoux, l'œil collé à une des fentes, épiait ce qui se passait à l'intérieur de la chambre, et ne quittant point du regard les billets.

L'Italien, lui aussi, les avait un à un comptés et recomptés, et la somme fabuleuse représentée par ces chiffons de papier lui donnait le vertige.

—I les a volés, murmura-t-il entre ses dents, de quel droit les garderait-il ?

En achevant cette phrase, sa main se glissa vers sa poitrine et découvrit le manche d'une naja.

Cependant Genaro abîmé dans ses méditations, le coude sur la table, le menton dans la main, songeait, immobile. Tout à coup il eut un soubresaut, ramassant vivement les billets, les serra dans sa poche et souffla la lumière.

—Avait-il cru entendre quelque bruit suspect ?

Craignait-il, en laissant brûler trop longtemps la bougie, d'attirer l'attention de ceux qu'il savait coucher dans la grande salle à deux pas de lui et capables, une fois debout, de tous les forfaits ?

Tiburcio s'étendit de son long, et faisant tous ses efforts pour contenir sa respiration, attendit.

Plusieurs minutes s'écoulèrent.

Alors, persuadé que Genaro n'avait aucun soupçon, le gargotier rampa très doucement jusqu'à l'endroit où était étendu le Gaucher, et se coucha à côté de lui.

Puis, très faiblement d'abord, et, graduellement, d'une manière plus persistante, il tira le Gaucher par la manche de son habit.

L'assassin fit un mouvement.

L'Italien se pencha sur lui et tout bas, en traînant sur chaque mot, pour être sûr d'être compris.

—Descends avec moi, dit-il.

Le Gaucher s'étira, se leva sur son séant, ne répondit pas une parole et se traîna, précédé du Génois, jusqu'à l'escalier.

Lorsque tous deux furent dans la salle du cabaret :

—Tu m'as compris d'un clin-d'œil, dit Tiburcio, et quand tu es monté te coucher, j'ai vu que je pouvais compter sur toi. Genaro a sur lui trois cent mille duros. Il t'en a donné trente, mauvaise affaire par conséquent. Tu touches tout juste un centième pour cent. J'ai pensé qu'il y avait lieu de rectifier ce compte. Quand les trois cent mille duros seront à moi, nous ferons part à deux. As-tu saisi ?

Le Gaucher inclina la tête ; et dégainant son couteau catalan encore rouge du sang de Pablo ;

—Voilà ! dit-il.

—C'est bien, suis-moi.

Ils reprirent le chemin de l'escalier à tâtons, montèrent en silence. Pareils à deux tigres, s'avancant pas à pas, ils se glissèrent entre les dor-

murs, évitant prudemment de les heurter. Tiburcio tenant à la main une bouteille qu'il avait prise sur son comptoir.

Quand ils furent devant la porte de la chambre où étaient Genaro et Juan, le gargotier retint le Gaucher par le bras.

—Couche-toi, dit-il d'une voix presque imperceptible.

Le Gaucher obéit.

Alors donnant deux petits coups secs sur le panneau de la porte :

—Ouvre-moi, ami, fit-il d'une voix haute, et ne crains rien, tous les autres dorment comme des souches.

Genaro s'était levé au premier appel et, reconnaissant l'accent de Tiburcio, il avait sans hésité obéi à l'invitation.

Le Génois entra.

—Il fait plus noir ici que dans un four, dit-il. Allume donc, j'ai à te parler.

Le faussaire fit partir une allumette.

La flamme de la bougie éclaira vivement la pièce.

Juan Antonio semblait toujours endormi.

—Je t'ai apporté ma dernière bouteille de Benicarlo, dit Tiburcio. C'est un vin de sept ans, le meilleur de ma cave, doux au palais comme un velours, et donnant des forces aux cœur autant qu'aux jambes. J'ai pensé qu'après le travail que tu venais d'achever tu avais besoin de te reconforter.

Il prit des verres dans un placard, les posa sur la table et s'apprêtait à les remplir lorsque Genaro l'arrêta :

—Non, dit-il, nous la commencerons au déjeuner. Je n'aime point le vin à jeun. Quelle heure est-il ?

—Trois heures.

—Déjà. Quand fait-il jour ?

—Dans cette saison pas avant six heures.

—C'est bien je partirai à cinq. J'aurai juste le temps de prendre un morc au de pain et de viande froide que tu auras l'obligeance de nous monter ici, n'est-il pas vrai ? Puis nous nous mettrons en route.

—Où comptes-tu aller ?

Jusqu'à la prochaine station de chemin de fer.

—Il y a deux heures et demie de marche.

—En pressant le pas nous y arriverons avant l'aube. Nous rejoindrons le premier train et puis, adieu. Il se passera du temps avant que je revoie l'Espagne. De Madrid à Alicante, il y a quinze heures par chemin de fer. Une fois dans ce port, nous trouverons, avec de l'argent, un patron de barque qui nous prendra volontiers à bord sans nous demander nos papiers.

—Tu préviens toutes mes questions. Il ne me reste plus qu'à chercher le déjeuner. Le temps de descendre et de remonter. Laisse la porte ouverte.

Le gargotier laissa la bouteille et les verres sur la table et se retira.

Genaro l'avait suivi des yeux. Quand il fut parti, le forçat se leva, prit un flambeau et entra dans la salle attenante. De distance en distance il se baissait pour examiner les visages hideux des dormeurs. Lorsqu'il fut près du Gaucher, qui paraissait immobile, il eut un geste intraduisible :

—Le loup dévorant à l'air d'une brebis innocente, dit-il. Qui dirait que cet homme vient d'assassiner ? Si celui-là a rien qu'un chatouillement de conscience, je veux bien qu'on me mette le garot tout de suite.

Satisfait de son inspection, il rentra et se rassit après avoir placé la bougie sur la table.

A ce moment, Juan Antonio, ébloui par la lumière qui tombait sur lui en plein visage, ouvrit les yeux et involontairement se trahit en reculant dans le lit.

—Tu t'éveilles juste à temps, fit Genaro, le gargotier va nous servir à déjeuner et bientôt nous nous mettrons en route.

Le regard de Juan s'arrêta machinalement sur la bouteille.

Une idée diabolique traversa tout à coup le cerveau du forçat. Pourquoi ne recommencerait-il point avec le fils de Pablo le jeu qui lui avait si bien réussi naguère avec l'oncle Montéo ?